

***LES CHEMINEMENTS URBAINS DE L'ERRANCE :  
SEDENTARITES ET MOBILITES PRECAIRES A MARSEILLE.***

**Gilles Suzanne**

## **SOMMAIRE**

### **INTRODUCTION.**

- 1.) *Quelques mots sur le contexte de la recherche.* p. 128
- 2.) *Dynamique de la recherche.* p. 129
- 3.) *Quelques précautions.* p. 130
  - Sur la mobilité des “ sans ”.*
  - Sur le squat comme lieu des “ sans ”.*
- 4.) *Le contexte urbain de trois squats marseillais.* p. 132

### **ERRANCE.**

- 1.) *Introduction.* p. 135
- 2.) *L’errance comme régime de mobilité.* p. 136
- 3.) *La mobilité comme espace peuplé.* p. 151
- 4.) *L’espace de l’errance comme contexte urbain.* p. 157
- 5.) *Le squat comme espace feuilleté.* p. 159
- 6.) *L’errance comme dispositif de mobilité.* p. 164
- 7.) *Les filières de l’errance.* p. 167
- 8.) *Premiers éléments de conclusion.* p. 168

### **PARCOURS ET CIRCUITS COMME “ RONDE JOURNALIERE ”.**

- 1.) *Introduction.* p. 171
- 2.) *Le squat comme régulation des mobilités précaires.* p. 171
- 3.) *L’errance comme espace de continuité biographique.* p. 174
- 4.) *Ronde journalière.* p. 177

### **CONCLUSION.**

- 1.) *De l’exclusion à l’errance : les dispositifs de mobilité comme ressource.* p. 182
- 2.) *L’illusion réformiste.* p. 184

L'esprit du là, l'être du là ne se voit pas, mais se révèle quelquefois à celui qui n'est pas de là. Ou bien : le hors-venu apparaît-il, visible, à l'enraciné ? – Comment penser les relations entre l'esprit du lieu – mais de quoi et de qui s'agit-il ? - et celui d'un autre lieu, ou entre l'esprit et le lieu ?

M. Serres. Atlas. p. 63.

## ***INTRODUCTION.***

### ***1.) Quelques mots sur le contexte de la recherche***

Régulièrement les errants prennent place dans les commentaires des médias tout autant qu'ils tourbillonnent dans la rumeur urbaine. Ainsi enveloppés de ce que nous pouvons dire d'eux, les errants sont finalement toujours présents à nous au détour d'une rue ou pendulent entre la rubrique " faits divers " et les pages " société ". " Pauvres ", " sans domicile fixe ", " errants ", " squatters ", " sans lieux ", etc. prennent corps dans les préoccupations du moment. Quotidiennement, radios, journaux et conversations publiques nous renvoient une image consensuelle et uniforme de l'exclusion. Cette image à la fois met à l'épreuve notre compassion et répond à notre besoin de caractérisation de ce phénomène. La radio annonce que les " Restaurants du cœur " comptent 40.000 bénévoles pour 2000. Les journaux rappellent que la CAF Bouches-du-Rhône compte pour Marseille 103.000 personnes vivant avec moins de 3513 francs par mois. Que 228.000 foyers sont en situation de " précarité " et que cela concerne 12.7% de la population du département. Qu'un Rmiste sur deux ne reçoit pas d'aide au logement. Autant de catégories manipulées sans que les caractérisations sur lesquelles elles se fondent soient explicitées.

Sous ces discours du chiffre : des populations, des situations et des lieux. Autant de contextes de négociation de la précarité qui se mettent en scène de façon toujours renouvelée dans le cadre de ce triptyque propre aux déplacements urbains.

De nombreux travaux ont été réalisés pour comprendre l'articulation de ces formes. L'identité sociale des SDF a été informée comme carrière de la manche ou de l'asile. Soutenant la thèse d'une organisation de la rue des travaux sont allés jusqu'à postuler l'existence de réseaux de survie. D'autres nous ont révélé la réalité de géographies de l'assistanciel. Autant de recherches sur les conditions sociales de l'exclusion.

Dans un autre registre des résultats sur l'image publique des SDF ont été obtenus grâce à des travaux à visées historiques. Ils ont montré en quoi cette catégorie était un phénomène socialement construit. Les démarches plus psychologisantes autour des raisons de la rupture ont proposé de comprendre la situation des SDF comme ressortissant d'un pathos. La " carrière ", " l'activité ", " l'exclusion " sont les concepts par lesquels on a envisagé le cheminement des précaires comme processus tout en le thématissant dans les termes de l'adaptation des SDF à une vie matérielle démunie.

La présente recherche se donne pour visée de prendre en compte les rapports que les personnes en situation de précarité entretiennent à la ville pour comprendre de quelles errances elles procèdent pour maintenir une pertinence biographique. C'est à cette fin que nous nous intéressons à l'errance comme dispositif de mobilité.

L'errance, n'est pas en elle-même, la preuve d'une forme de mobilité raisonnée ou normée qui ferait " savoir se déplacer ". D'ailleurs, elle n'est pas forcément circulation. Elle

peut être fixe et plus ou moins durable. C'est le cas de celles ou ceux d'entre nous qui habitent leur sédentarité au coin de la rue comme dans les centres d'hébergement de la ville. L'errance nous intéresse dans la mesure où elle peut être un registre de mobilité répondant sans cesse à de nouvelles situations de précarité. A l'urgence de se vêtir répond un circuit de la fringue, à celle d'habiter font échos des parcours du multihébergement. Ces mobilités ne ressortent pas d'un réseau de survie dans lequel certains déplacements seraient significatifs mais sont ces réponses toujours renouvelées à la précarité résidentielle, économique ou sociale.

## **2.) Dynamique de la recherche.**

A couvrir bout de terrain par bout de terrain la question de l'errance semble empêcher de voir les situations dont elle procède. Pourtant, l'errance urbaine est effectivement un dispositif de mobilité qui s'étage et se connecte aux différentes échelles territoriales de l'institué et de l'informel. Elle est ce moment dans lequel chacun tend à élaborer les conditions de sa mobilité comme de sa sédentarité. Ces conditions urbaines de l'errance décrivent les constellations de personnes, d'institutions et de mondes sociaux dont les personnes en situation de précarité font le tour pour être en situation de répondre tant bien que mal à des situations d'extrême précarité.

Partir de l'hétérogénéité de telles rencontres amène à défier les catégories instituées et les typologies raisonnées<sup>1</sup> tout en proposant une alternative à la théorie du choix. Il s'agit alors de travailler sur des réalités éparses qui ne font sens qu'une fois mises en récit. Ce récit est celui de personnes, en squat ou pas, qui sans cesse doivent étendre leur parcours pour infléchir des situations de précarité économique, résidentielle ou sociale.

Ce travail répond à quelques questions. Certaines à visées descriptives saisissent comment la réalité des dispositifs de mobilité activés par les circulants les plus précaires met en résonance et éventuellement désaxe des situations de vulnérabilité lorsqu'ils se croisent et au mieux s'y combinent. D'autres questions d'ordre heuristique conduisent à chercher comment l'errance peut être un dispositif de mobilité fonctionnant à l'hétérogénéité des populations et à la diversité des lieux qu'elle improvise plus qu'elle ne les compose.

A travers des entretiens et des observations nous comprendrons comment l'errance fonctionne comme un dispositif de mobilité qui s'inscrit à l'échelon local et transurbain. Il nous faudra aussi savoir si la diversité des formes de réponses à la précarité (institution, squat, etc.) peut prendre sens dans la manière qu'ont les personnes en situation précaire de s'inscrire dans le territoire. Ce que nous décrivons se rapproche alors de parcours sensibles (au sens de sensibles à l'autre comme relais possible) et constructifs dans le maintien d'une identité.

Cette dynamique de recherche s'est donc engagée autour de la notion d'errance comme régime de mobilité des plus précaires. Le squat étant notre terrain d'observation et non pas la

---

<sup>1</sup> SDF, La grande exclusion, Rmiste, Celui qui refuse les structures, Ceux qui ont leur famille en Afrique du nord, Les gens des pays de l'est, sortants de prison, Les sans papiers, Les femmes, Les jeunes : jeunes des quartiers, jeunes errants, mineurs, jeunes en fugue, jeunes filles, Couples et familles, Les grands alcooliques, Les personnes âgées, Les toxicos, Les cas psy, Ceux qui refuse l'idée d'avoir un appartement, Les compagnons Emmaüs, Les professionnels de l'errance : les mauvais pauvres, les tournants, Les figures de l'errance marseillaise : personnes clochardisées et cas psy.

focale à travers laquelle l'errance peut être appréhendée. Pris dans des circulations et des biographies plus vastes, le squat s'inscrit parfois à l'actif des diverses figures de l'errance. Qu'il soit artistique, d'activité, de voyageurs, le squat ne nous intéresse qu'en tant qu'il est à un moment donné le point de chute et donc de rencontre de publics hétérogènes. Ce parti pris de ne pas décrire le squat de l'intérieur, c'est à dire du point de vue de son organisation interne, vise à chercher à savoir ce qui sous-tend son existence. Ce qui fait qu'à un moment donné des lieux servent d'appuis dans des parcours plus vastes.

### **3.) Quelques précautions.**

#### ***Sur la mobilité des “ sans ”.***

L'intérêt d'une approche interactionnelle de la mobilité des “ sans ” est de replacer leurs déplacements dans les rapports qu'ils entretiennent d'une manière ou d'une autre à l'espace urbain<sup>1</sup>. L'errance n'est pas déterritorialisée ; l'admettre se serait cantonner le “ sans lieu ” dans le registre du devoir de solidarité ou du désir de sécurité qui nous assaille quand, dans le face à face, ce que certains nomment le “ sans-abrisme ” fait stigmaté.

L'errance fonctionne comme dispositif de mobilité précisément parce que s'y croisent les divers publics de la précarité. Les squats et les autres lieux du dedans ou de l'assistanciel sont autant de moments qui marquent les ajustements dont procèdent les “ sans ” dans leur déplacement résidentiel, alimentaire, vestimentaire ou sociable. Cette mobilité en points de chute dans des circulations au long cours souligne l'urbanité de l'errance.

A contre pied des théories de l'errance comme trame de la non-ville nous l'envisageons en tant qu'elle fait territoire partagé. Partagé dans le sens de situations de proximité de mondes aux implications variés (allant du circulant lui-même à l'institution) dans des espaces de contiguïté<sup>2</sup>. Nous ne sommes donc pas sur des territoires purement institutionnels. C'est pour cette raison que la gouvernance urbaine, qui en passe par des modes de régulation plus ou moins publicisés<sup>3</sup>, ne suffit pas à expliquer l'ensemble des effets territoriaux dont procède l'errance. L'institution peut être une étape dans une biographie mais elle ne prendra réellement sens qu'indexée sur les logiques de points de chute et sur les divers déplacements dont procède les “ sans ” et qui dépassent les limites administratives de l'assistanciel.

C'est en cela que nous parlons de formes urbaines de l'errance. Formes urbaines car elles procèdent de différents temps et de différents espaces. Les territoires et les parcours sont fabriqués et refabriqués par les “ sans ”. Leurs biographies s'y trouvent mise à l'épreuve par cet impératif permanent de “ faire face ” au stigmatisé comme au “ normal ”. C'est à dire de savoir coller aux rôles qui se définissent en situation comme de savoir construire et tenir sa place dans des constellations plus stables. L'errance est alors ce rapport qu'entretiennent les circulants les plus précaires à leur inscription au territoire. Celle-ci dépend d'un fin réglage

---

<sup>1</sup> Public ou semi-public, lieu du dedans comme les snacks, squats, café.

<sup>2</sup> Ils peuvent être ceux des soupes de rue où se croisent Rmistes du centre-ville, routards, adolescents de passage ou fixés à Marseille, etc. Ce peut être aussi les squats où les résidents du moment voient passer jeunes artistes du centre-ville ou d'ailleurs, acteurs associatifs impliqués ou pas dans le lieu, migrants au long cours poussés par les guerres civiles et souvent urbaines, voyageurs affairés qu'ils sont à leur déplacement transnationaux.

<sup>3</sup> Ils vont du subventionnement classique d'associations caritatives, à l'élaboration d'un dispositif municipal d'assistance ou pour des modes plus discret mais d'autant plus radicaux la Brigade de ramassage des clochards

entre sédentarité et circulation qui dialectise l'errance et produit des effets de régulation sociable.

C'est cette particularité des parcours de ceux qui sont privés plus ou moins durablement de logement que nous avons cherché à mettre en lumière. Par ce travail sur les territoires de l'errance à Marseille il s'agit de cerner comment les rapports à l'institué et les constellations métissées des diverses figures de la précarité balayent des aires urbaines<sup>1</sup> débordant largement les limites des dispositifs municipaux de prise en charge des SDF.

### *Sur le squat comme lieu des “ sans ”.*

Pris dans de tels déplacements que reste-t-il du squat ? On peut bien sûr partir du lieu comme référent ; c'est à dire comme abri ou comme élément de l'identité. Mais est-on seulement sûr que le squat soit le reflet unique de la capacité de certains SDF à construire de l'habitat. Par-là n'a-t-on pas trop vite fait de concevoir le squat comme un espace intermédiaire alors qu'il serait plutôt espace des intermédiaires au sens où chaque sédentarité (par exemple celle plus ou moins collective du squat) préparerait à la suivante. Entre les deux : parcours “ enrôlés ” de squats en appartements prêtés, de squats en centres d'hébergement, etc. De connaissances en rencontres fortuites, des projets migratoires se tissent autour des logiques d'approvisionnement ou d'assistance.

Le squat est donc presque par définition une sorte de “ terminus provisoire ”. Comme une installation par intermittence. Pour le nouvel arrivant il faut faire lien et lieu à partir de ce qu'il a en main. Mais pour lui, rien ne présage de la prospérité du lieu, voire de son hospitalité.

Nous ne doutons pas que le squat soit une pépinière de savoirs<sup>2</sup> dans laquelle chacun se familiarise aux “ habitudes de faire ” lieu et circulation. C'est même sûrement parce que de tels agencements sont négociables que le “ novice ” apprend à se comporter en “ vieux briscard ”.

En revanche nous pensons qu'une fois cela dit, la question de comprendre le squat dans des dispositifs spatiaux et relationnels beaucoup plus vastes reste entière. Alors, pour remplir complètement le contrat il faut convoquer d'autres figures que celle du squatter. C'est pour cette raison que nous portons notre attention sur deux points :

- Les connexions territoriales dont procède l'errance (déploiement sur différentes échelles du territoire).
- Et la nature des activités dans lesquelles les pratiques des uns s'ajustent aux pratiques des “ autres semblables ” ou “ normaux ”<sup>3</sup> (Activités et formes de solidarité sont connectées).

En resituant le squat dans le triptyque circulation-centralité-sédentarité<sup>4</sup> on aura une vision en coupe des superpositions de parcours qu'il jalonne comme autant de projets

---

<sup>1</sup> Nous référons ici à la cartographie en annexes de Marine Vassort : « *Les aires de l'errance* ».

<sup>2</sup> Techniques, administratifs et juridiques, moraux aussi quand il s'agit de ne pas gêner les voisins

<sup>3</sup> Goffman, Erving, “ *Stigmaté* ”, Editions de Minuit, Paris, 1975.

<sup>4</sup> Ce qui pose la question de comment être toujours au centre de ce qui se passe, de comment avoir les informations qui comptent ou de comment négocier sa position. La réponse se joue entre circulation et sédentarité. “ Rester ” et “ bouger ” pour être au centre.

migratoires. Nous pourrions aussi apprécier les croisements qui s'opèrent le long de ces "routes de l'errance" comme autant de logiques de point de chute.

En chemin nous verrons à la fois les figures du squatter se multiplier et les parcours inscrire le squat dans des dispositifs mettant en tension le local et le transurbain. D'un côté c'est aller au-delà de la simple vocation (artistique ou politique) du lieu pour le voir comme une sorte de terminal. A travers, ceux qui y passent côtoient ceux qui le tiennent. Sur ces chemins du logement, de la bouffe, de l'habillement, de l'avant garde artistique, l'errance est un marqueur qui oblige à voir le squat dans un rapport métropolitain au territoire.

D'un autre côté c'est défaire l'aspect quasi-mythique du "squat" en prêtant attention à la non-exclusivité des réseaux artistiques en ce qui concerne sa fréquentation. Ce sera au contraire le saisir dans le brassage des foules qui s'y croisent : entre les figures variées des "sans", des errants et autres nomades qui se déplacent sur ces voies. Toujours en train de négocier leur place entre mobilité-précarité-sédentarité<sup>1</sup>.

Pour soutenir ces avancées il faut au préalable admettre non seulement qu'une métropole se construit avec les "précaires" mais surtout qu'elle se construit aussi à travers leur rapport au territoire. Dans ces effets de métropolisation s'orchestrent des régimes de mobilité qui sont transversaux aux catégories reçues du "sans-abrisme". Berlin, Paris, Londres ou Marseille, villes globales ou pas, sont tout à la fois points de chute et souvent lieux de rencontres sans lesquels les projets migratoires des plus précaires s'effondreraient.

Le squat donc comme situations de passages affairés ou moments d'investissements soutenus de publics variés mais qui, quoi qu'il en soit, sont pris dans des sédentarités et des circulations qui mettent à mal la circonscription temporelle et spatiale de ce lieu.

#### ***4.) Le contexte urbain de trois squats marseillais.***

Pour donner corps à notre propos nous portons une attention particulière à l'observation de l'activité circulatoire des "usagers" de squats. Marseille a compté et compte encore des squats dits d'artistes que l'on appelle depuis peu "squats". Ces trois dernières années trois squats de cet ordre ont vu le jour. Le premier se situait à l'extrémité de la zone Euro-méditerranée<sup>2</sup>. Côté Vieux-port. Le second a été ouvert un an plus tard dans un espace en phase de reconversion. Lots d'habitats anciens et de fabriques à l'abandon mais faisant façade au fleuron de l'urbanisme marseillais : le parc urbain Cantini-Prado. Sorte de Central Parc ; poumon vert dans cette ville étale. Le troisième est en activité du côté du centre ville dans la confidentialité "d'un quartier sans problèmes".

Le premier fut ouvert dans l'ancien centre sanitaire de contrôle aux frontières. Un bâtiment en flèche construit par Fernand Pouillon appartenant à la DASS. L'édifice est pris entre les voies rapides d'entrée et de sortie du centre ville. Le second avait élu domicile dans les murs d'une ancienne manufacture de fruit secs. 5000m<sup>2</sup> de salles d'entreposage immenses. Quatre ailes dans lesquelles les déplacements étaient empreints de l'impression d'une certaine

---

<sup>1</sup> Cela pose la question de comment négocier la précarité entre mobilité et sédentarité. "Rester" et "bouger" trament cette négociation avec la précarité.

<sup>2</sup> Euroméditerranée est un projet de requalification urbaine

immensité. Le troisième lieu, quant à lui, s'est installé dans une ancienne fabrique comprenant deux ailes : la première faite de logements et la seconde d'un entrepôt.

Ces contextes urbains sont à noter puisqu'ils sont le seul cadre possible pour que squat se fasse. Si l'on regarde en amont de cette "appropriation arrachée", on trouvera des "espaces de détérioration" qui laissent une porte ouverte à ceux qui sauront les investir d'un projet. A minima ce projet peut être celui de la simple résidence d'un espace inoccupé. Il peut être aussi porté par des figures centrales de milieux prônant le squat face à la précarité de leur situation résidentielle. Dans ce dernier cas, ces lieux peuvent finir par avoir d'une certaine façon "pignon sur rue"; alors ces figures seront ou paraîtront être celles de "Boosters"<sup>1</sup>. Pour les définir un peu plus précisément nous pourrions dire entrepreneurs de mythes. Véritables opérateurs de "régénérations" travaillant à mettre ces "espaces en transition".

La réalité semble pourtant plus fine. S'il y a bien d'un côté des espaces laissés à l'initiative de quelques initiateurs, de l'autre nous ne trouvons pas simplement la figure unitaire du pionnier ou celle de l'avant garde urbaine. Dans la confidentialité ces lieux fonctionnent à la fois comme espace-ressources pour certains sans abris marseillais, et comme cadre de l'expérience artistique pour certains des musiciens, plasticiens, vidéastes et tant d'autres présents dans la ville.

Ces trois tentatives récentes à Marseille ne peuvent qu'attirer l'attention plus généralement sur ce genre qui se multiplie dans les grandes métropoles européennes : Lisbonne, Paris, Berlin ou Londres. Ces expériences ont même trouvé leur marque dans le discours et les médias sous l'appellation de "squat". Nous allons voir que cette définition essentialiste ne résiste pas longtemps dès qu'il s'agit d'en passer par les hommes ; ceux qui peuplent cet entre-deux (espace des précarités/dispositifs de l'assistance) que l'on pense souvent comme espace flou des incivilités. En effet, le caractère typiquement métropolitain de ces circulations, propres aux plus précaires, fait s'interroger sur les rôles qu'ils négocient dans ces activités de déplacement et sur les divers types d'engagements sociaux qu'ils passent.

---

<sup>1</sup> Davis, Mike, "City of Quartz", La Découverte, Lisieux, 1998. p. 22

## ***ERRANCE.***

“ Je suis arrivé la première fois un dimanche. Je m’en souviens. Et comme ça en arrivant, en passant la porte, la petite porte de derrière, j’ai eu une impression comme j’en ai déjà eu ailleurs à d’autres moments. J’étais encore tout chargé de la bourlingue et de ce que je voulais : “ le lieu où je vais arriver je vais pouvoir mettre en forme toutes ces idées de poèmes et les développer ”. Comme on dit c’est là. C’est l’endroit, c’est intuitif, t’expliques pas et c’est comme ça ”.

D. a vécu un an au No Mad’s Land

## 1.) Introduction

On sait la fragilité extrême que représente le fait d'être privé de logement ou de ressources. Cet émoi pourtant on le raisonne chaque jour dans la caractérisation dont on se fait bien souvent le seul juge. Dans la bande de jeunes du coin de La Poste on identifiera facilement les détenteurs de la place. Celles ou ceux qui la revendiquent comme identité. Autour, on reconnaîtra aisément ceux qui sont les " initiés " <sup>1</sup>. Dans tels jeunes du quartier on saura reconnaître " l'isolé " ou " le paumé ". Quoi qu'il en soit nous avons vite fait de catégoriser, d'expliquer et de labelliser ceux que l'on dit être en errance ou appartenant à la grande marginalité.

Pour certains observateurs, ces situations ne sont qu'affaire de façons d'être et de vivre la " bohème ". L'errance faisant sens pour eux seulement du point de vue de ses conditions sociales de production. De telles démarches se résument autour de trois axes principaux : le premier est celui d'une errance dialectisée entre situation choisie, assumée et subie. La seconde façon d'envisager ce rapport à la mobilité s'inscrit sur l'axe : précarité, vulnérabilité, désaffiliation. La dernière manière consiste à situer l'errance dans l'oscillation entre marginalité engagée et marginalité résignée.

Ces trois axes caractérisent le degré d'engagement et d'enfermement dans l'errance. Ils n'aboutissent finalement qu'à l'instauration d'une échelle sociale de la marge. Sorte " d'économies de la grandeur " par défaut où l'absence de domicile devient le point commun des personnes qui habitent l'espace public. Mais en réalité les personnes entretiennent des rapports variés aux territoires. Ces rapports tiennent moins à des capacités de détournement qu'à des manières de tenir son rôle en situation ou à plus longue échéance.

Ces capacités dont on affuble les errants sont précisément ce qui nous fait les soupçonner de maîtriser les moindres recoins des services publics afin de détourner les bienfaits de l'assistance dont ils sauraient tirer profit. Stratégies face au passant de la rue comme au guichet de l'assistance.

En revanche, en passer par ces rôles que le circulant, pris entre mode de sédentarité et régime de mobilité, doit construire et tenir, montre comment il outrepassé sans cesse par ses déplacements les limites du dispositif assistanciel. Pour lui le logement, l'alimentaire, le vestimentaire sont la nature même des projets migratoires. Sur ces chemins se rencontrent et se négocient la pauvreté, l'assistance et la solidarité. Plus que d'un savoir circuler calqué sur la pratique croisée ou non de l'assistanciel ou du squat, nous parlons de la trame même des circulations par lesquelles des situations impliquant les personnes dans différents rôles finissent par faire sens.

Pour éclairer l'errance comme dispositif de mobilité, la distinction entre " squat " et " squat " ne tient pas. En revanche, comprendre en quoi le fait d'avoir des lieux d'habitation marginaux fait constellation ou quel est le principe de légitimité des présences permet de voir comment le squat fait pièce dans des dispositifs plus larges (local/transnational) et quelles

---

<sup>1</sup> Goffman, Erving, " *Stigmate* ", Editions de Minuit, Paris, 1975.

sont les figures variées que l'on retrouve sous la catégorie de SDF. Pour finir, c'est aussi cerner les côtoiements dont procède l'errance.

Plus que de "territoires circulatoires"<sup>1</sup> nous pouvons parler à propos de l'errance de mobilité délocalisée, c'est à dire inscrites sur des échelles territoriales différenciées. Une errance indexée sur les circuits du logement, de l'alimentaire ou du vestimentaire et qui fonctionne comme projet migratoire. Véritable dispositif de mobilité qui s'opère et se réactualise sans cesse dans des contiguïtés entre délogés locaux et passants.

Notre société cherche à organiser l'errance sans se questionner sur ce qu'elle est. Ainsi le traitement général qui lui est réservé oscille entre charité et répression. Pourtant l'errance fait territoire et c'est bien pour cela que certains arrivent à y aménager des modes de maintien de leur biographie<sup>2</sup> et des régimes de mobilité.

## ***2. L'errance comme régime de mobilité.***

L'exclusion est souvent vue comme un processus qui mène de la normalité du travail, de la famille et du logement, au stigmate de celui qui en est privé. Il devient alors à nos yeux le "sans". Sans domicile certes mais aussi sans compagnie ou sans famille. Errant parmi les errants, il ne nous apparaît que dans sa solitude. Sans ressources, il est à nos yeux le simple réceptacle de nos aumônes.

Pour autant est-il réellement possible d'envisager l'exclusion seulement dans l'hypothèse d'une perte progressive et irrémédiable de toutes attaches relationnelles de l'individu ? Si effectivement nous prêtons attention à l'exclusion uniquement comme phénomène de désorganisation, nous n'entreverrons que des "parcours de descente aux enfers".

Affirmer cela ne signifie pas nécessairement de devoir occulter la mise à l'index des personnes en situation précaire. Ce n'est pas non plus réarmer le débat du "précaire heureux" et volontaire pour sa condition de "bohème".

Dans la plupart des entretiens que nous avons réalisés, nos interlocuteurs usent de tous les astuces pour se distinguer du "clochard". Certains brandissant la bohème comme revendication alors qu'elle est en fait devenu bien souvent le dernier moyen de ne pas être identifié à "eux" : "ceux avec le chien", "ceux qui mendient devant les guichets" ou encore au "clodo". Malheureusement ou pas, il n'y a bien souvent que le squatter pour se penser comme bohème. Dans la réalité, il est la plupart du temps pris dans des situations de précarité. Le propos est de sortir d'un absolu de l'exclusion sans relativiser les mécanismes lourds de la "désaffiliation".

---

<sup>1</sup> Tarrus, Alain, "Fin de siècle incertaine à Perpignan : drogues, pauvreté, communautés d'étrangers, jeunes sans emploi et renouveau des civilités dans une ville moyenne française", Editorial Libres del trabucaire, Perpignan, 1997.

<sup>2</sup> On entend ici la notion de biographie dans les termes de l'interactionnisme symbolique. Donc biographie au sens de contexte d'identité oscillant en permanence entre unité et éclatement des rôles.

Il va sans dire que la perte de toutes ressources économiques et résidentielles conduit inexorablement à la rue. La théorie de la désaffiliation/disqualification en a informé les moindres processus. A travers certaines recherches plus microsociologiques nous savons aussi que dans ces itinéraires plus ou moins brutaux s'élaborent des "carrières de précarité". Donc d'un côté l'hypothèse d'individus de plus en plus détachés de toutes inscriptions sociales ou spatiales et de l'autre celle de personnes aménageant des carrières indexées sur d'autres ressources que les nôtres. Paradoxe de la recherche ou niveaux de description différents ? Qu'importe. L'essentiel reste d'en tirer avantage pour comprendre comment certains occupent cet entre-deux de la "désaffiliation"<sup>1</sup> et des "cycles d'affiliation"<sup>2</sup>.

Donc, nous nous attachons à percevoir l'exclusion comme phénomène de mobilité. Ce que nous nommons "errance" est cette mobilité qui assure au fil des biographies qui s'y trament, des croisements, des échanges et des rencontres. Cette mobilité a cela de particulier qu'elle s'appuie à la fois sur des configurations socio-spatiales inscrites localement et à la fois s'éparpille en faisceaux de trajectoires transurbaines et/ou transnationales. Ces configurations locales (squat, abris de rue, dispositif assistanciel, etc.) sont celles par lesquelles transitent incessamment de nouvelles recrues alors que d'autres s'éloignent. Ces itinéraires traversent divers milieux, procèdent de multiples phasages et passent par des lieux épars mais identifiés (ceux de l'assistanciel comme ceux de l'informel).

Ce que nous décrivons ne participe donc pas au sens strict de carrières d'exclusion. Jouer sur les différentes échelles du territoire et sur les différentes scènes de la pauvreté (assistance, squat, etc.) est une ressource. Ressource, non pas au sens qu'elle peut être convenable ou suffisante, mais ressource au sens de la nécessaire mobilisation de ces échelles et de ces scènes. Autrement dit, ressource urbaine dans la mesure où la mobilité des "sans" passe par des contextes de plus ou moins fine "orchestration des lieux" et de maintien provisoire des identités. L'errance est cette négociation plus ou moins efficace entre des sois, des lieux, des "autres" et des territoires. Elle a pour particularité d'être emportée dans les circulations sans cesse désaxées qui font vivre la précarité entre sédentarité et mobilité.

L'errance montre donc des lieux qui s'inscrivent dans des circulations qui procèdent à la fois de logiques qui régissent la société locale et de parcours plus amples (de ville en ville, de squat en squat, de dispositifs assistanciels en dispositifs assistanciels, etc.)

Ces logiques de cheminement dans lesquelles se trouve le squat sont aussi celles qui le comprennent dans des orbites de circulation beaucoup plus vastes.

### **Noam entre Marseille, Londres et Ibiza : randonnée**

Cet itinéraire qui retrace le parcours de Noam du début des années 80 à cette fin de siècle montre à quel point les réseaux relationnels et les lieux occupés sont liés et finissent par faire ressource.

*Tu l'as quitté quand cette maison ?*

---

<sup>1</sup> Castel, Robert, "Les métamorphoses de la question sociale", Fayard, Paris, 1995.

<sup>2</sup> "Avec cette ambivalence qui imprègne l'attachement de l'individu pour sa catégorie stigmatisée, on conçoit que ce n'est pas toujours sans vacillation qu'il la soutient, s'y identifie et y participe. Il y a ainsi tout un "cycle de l'affiliation", suivant lequel l'individu en vient à accepter les occasions qui s'offrent à lui de participer au groupe, ou bien à les rejeter alors qu'il les acceptait auparavant." Goffman, Erving, *op. cit.* p52.

*Noam. : J'ai quitté cette maison il y aura trois ans au mois d'avril. C'était rue D. à la Belle de mai. C'était la fin du bail de trois ans. Je louais mais je ne payais pas c'était un accord avec la propriétaire, il y avait des travaux contre loyer. J'ai fait ce que j'avais à faire, après je payais mon loyer.*

*Qu'est ce que tu faisais à cette époque là ?*

*Noam : Je travaillais au " P. B. ", un bar de nuit branché.*

*Tu étais serveur ?*

*Noam : Je m'occupais du bar, j'étais responsable de la salle du bas. J'ai quitté cette maison. Aucune des deux parties n'a voulu renouveler le bail et là je suis allé chez ma sœur qui a une chambre de bonne. Alors de ma sœur où est-ce que je suis allé ? J'ai jonglé chez une copine qui était vers le cours Pierre Puget et avait un canapé lit, puis chez mon amie Coco qui partait beaucoup en voyage, ça c'est vers la Plaine. Donc je lui gardais son appartement. J'ai jonglé comme ça sur des appartements pendant un bon moment. Je gardais des appart. L'été c'est très facile car il y a plein de gens qui s'en vont donc : arroser les plantes, prendre le courrier.*

*Et l'hiver ?*

*Noam : L'hiver c'est plus galère. Il y a eu par exemple le No Mad's Land une année, mais sinon tu te démerdes de jongler à droite à gauche chez des gens, des potes chez qui tu t'installes.*

*Il faut que se soit quand même des bons potes ?*

*Noam : Tu sais les situations elles tournent, des fois c'est moi qui ai eu l'appart pendant l'hiver, quand j'étais à la Belle de Mai par exemple.*

*Et avant tu m'as dit que tu étais à Londres ?*

*Noam : A Londres, j'ai eu au départ une pension dans une petite maison. Tu sais quand tu es étranger tu arrives dans une grande ville et il y a d'autres étrangers. Il y a un système de vie qui se passe beaucoup plus facilement que ce qu'on pourrait croire. Tu as des adresses. Très vite tu les apprends, tu vas les voir et là il y a des propositions de boulots par untel ou untel. Par exemple j'ai trouvé du boulot notamment dans un endroit qui s'appelait C. R.. C'était une grande bâtisse qui louait des grandes salles de réception pour y bouffer à 250-500 selon. C'est là que le parti des conservateurs faisait leur repas. Là il y avait vraiment beaucoup d'étrangers qui y travaillaient, des espagnols surtout. Moi comme à l'époque je vivais entre l'Espagne et l'Angleterre j'étais donc dans le circuit espagnol et il y avait un copain qui vivait à Londres depuis trois ans et que je connaissais bien. Lui, connaissait un Anglais qui ouvrait des squats contre une somme d'argent. Mais cela n'avait rien à voir avec ce que j'ai pu connaître ici. Ce n'était pas du tout associatif, tu payes quelqu'un il t'ouvre la maison, il te met une nouvelle serrure et c'est bon c'est à toi, juste tu payes l'électricité et l'eau.*

*Tu travaillais à côté de ces “gâches ” au C.R. ?*

*Noam : A l'époque je bossais dans la restauration dans un restaurant hyper branché, genre un peu les “ Bains Douches ”.*

*Mais alors pourquoi tu squattais ?*

*Noam : C'était une coquetterie.*

*C'est à dire ?*

*Noam : Pour moi vivre à Londres c'était vivre dans un squat, c'était ce dont j'avais envie. Mais c'est pas pour autant que tu entrais dans un système de vie très particulier.*

*Comment ?*

*Noam : Juste tu squattes. C'est pas une association ou je ne sais pas quoi, tu ne rentres pas dans des logiques collectives. J'avais du fric je travaillais.*

*Tu avais quel âge ?*

*Noam : Là j'étais jeune, c'était en 1988, j'avais 27 ans en menant un parcours de voyageur branché européen.*

*Tu peux me dire qu'est ce qui motivait tes voyages ?*

*Noam : L'envie de faire la fête dans des endroits où il y avait des copains, des moyens de gagner de l'argent la nuit. Enfin pas de questions, je savais que ça bougeait à Ibiza et j'y suis allé. J'y suis arrivé la même année que l'extasie, la pilule de l'amour. C'était bien, moi je prenais de la drogue à l'époque. C'est un endroit où tu en trouvais-tu avais qu'à te baisser et tu en trouvais. Je prenais de la drogue et pourtant je ne suis pas plus drogué que ça. A Ibiza je ne squattais pas, il y avait mon frère qui y vivait, j'avais une petite maison que je louais. Mais j'ai pas été capable de garder la maison plus de six mois parce quand l'eau de la piscine elle était sale je pensais qu'il suffisait de tirer sur un truc et de la remplir. Là bas c'est une île alors tu vois de l'eau douce ça coûte bonbon. Et j'ai pas pu garder ma maison plus de six mois.*

*En quelle année ?*

*Noam : 1987-1988*

*Et après ?*

*Noam : Après je louais, j'ai connu les pensions en Angleterre, en Espagne. C'est drôle tu vis chez quelqu'un qui pour se faire des petits sous...C'est très agréable tu ne vis pas seul... Ici j'ai eu une maison quand je suis arrivé, puis j'ai eu des problèmes d'argent, de gros problèmes d'argent, j'ai pas payé le loyer et je suis parti vraiment la queue entre les jambes. Mais j'ai payé cette dette là quand*

même. J'étais à 7000 balles de retard, parce que je n'avais pas du tout les pieds sur terre. C'est vraiment pas un truc dont je suis fier, j'ai remboursé le mec ce qui fait que ça passe mieux, si j'avais toujours cette dette ça me ferait sacrement chier... Puis après j'ai pu trouver par relations un appartement rue D. Cela fait trois ans dans un appart, après une chambre de bonne de la mère d'une copine qui parfois vivait chez une autre copine. Heureusement qu'y il a les copines. Je payais très cher une chambre de bonne sinistre dans une résidence superbe dans les hauteurs de Marseille. J'étais en soubassement donc vraiment pas de lumière et puis après la mère d'une copine me dit : " J'ai une amie qui a une maison, elle est d'accord pour un plan en échange de travaux contre loyer ". Elle était fille de paysan d'Orange. Vraiment dur, elle voulait un maximum pour donner un minimum et après voilà. Ça fait maintenant trois ans que j'ai plus de maison ça me manque... Là par exemple j'ai un plan qui arrive pour le mois d'avril, c'est une copine qui part à Tahiti pour y vivre et qui donc est propriétaire d'un petit studio avec un grand jardin à l'entrée du parc Borely, tu vois royal 1000 balles, c'est vrai que c'est encore une embellie. Autrement je suis chez un copain qui a un grand appartement. Je devais garder l'appartement de Coco et finalement ça c'est désisté. Du coup je suis encore chez B. C'est vrai que j'ai un peu l'habitude de ne pas rester longtemps et là je reste un peu plus de trois semaines, je ne suis pas à l'aise. Alors à la fois oui je suis squatter et à la fois j'aime pas. J'accepte quand j'entends dire : " Noam c'est un squatter ". Mais c'est pas le truc qui me met le plus à l'aise Enfin je n'ai pas une revendication squatter, j'ai peut être une nature squatter puisque je vis chez les copains. Quand on me rebranche sur le squat à Castellane<sup>1</sup> ou à la gare<sup>2</sup> c'est sans moi. J'ai pas du tout envie, non. A la limite, je préfère penser société. Tu montes un truc comme le No Mad's Land, ça reste un endroit merveilleux dans la ville. Grâce au No Mad's Land enfin c'est ce qu'on aime à se dire..., tu peux faire une proposition chiadée : " voilà nous on est un groupe d'artistes, combien vous le vendez ". Là oui, mais pas dans l'utopie du squat, enfin l'utopie du squat j'en sais rien.

*Et les soirées rallye dont tu m'avais parlé ?*

*Noam : J'avais 18-19 ans, c'était à Marseille fin des années 1970.*

*Tu as fait des études ?*

*Noam : J'ai passé mon bac. Le squat est venu dans ma vie par le plus grand des hasards. Ça n'a jamais été une volonté de m'inscrire dans ça. Ça c'est présenté parce qu'à Paris dans les années 1980 je me suis retrouvé à un moment donné avec une copine. Sa sœur était mannequin elle était partie à Tokyo et l'agence de mannequin avait un appartement dans les Halles. Elle s'était démerdée de nous avoir les clés, on s'est retrouvé dans cet appartement, et là effectivement on a vécu, pas longtemps, trois semaines mais on a vécu dans un appartement squatté.*

*C'est donc à chaque fois des relations ?*

---

<sup>1</sup> C.O.L.O.R

<sup>2</sup> L'Huilerie Occupée

Noam : *Que des relations. Maintenant j'en ai plus envie, non j'aurai plus envie de ça.*

*A partir du moment où tu as quitté ta famille et arrêté les études ?*

Noam : *Je suis allé m'inscrire à la fac à Paris, quand je me suis retrouvé le cul sur les bancs d'école me levant encore le matin alors qu'il faisait nuit, c'était pas possible.*

*Et alors tu as vécu de quoi ?*

Noam : *Déjà je faisais beaucoup de théâtre parallèlement. Au départ j'ai commencé à bosser dans un magasin de fringue qui m'a amené des relations, m'a amené à pénétrer dans le milieu assez fermé et mondain de Paris comme les boîtes, le dessous du "Palace", le "Privilège". Vraiment pour entrer il fallait montrer patte blanche et moi par le plus grand des hasards la boutique dans laquelle je travaillais c'était les personnes qui s'occupaient de la Public Relation du "Privilège" et c'est comme ça que j'ai eu ma carte et ça a été vraiment que de rencontres. J'étais là où il fallait. J'étais plutôt beau gosse, je rentrais bien dans le schéma du petit marseillais qui monte à Paris. Je dansais sur les "Talking Heads" au milieu des toiles. Voilà j'étais jeune ! Après ça a été un circuit. Toujours le théâtre et puis à un moment donné je me suis marié et donc je me suis mis aux fringues et se sont les fringues qui me faisaient vivre.*

*Tu as été marié ?*

Noam : *J'ai été marié et j'ai un enfant. J'ai été en fait sur le plan du fric un adolescent. Ma mère est morte tôt, elle ne m'a pas appris les choses d'une mère, le côté très sécuritaire des femmes. Elles sont incroyables les nanas à ce niveau là, on a l'impression que c'est de l'acquis pour elles. Mon père est directeur de banque. C'est comme s'il allait dans le sens contraire de la gestion de l'argent, donc il ne m'a pas appris non plus jamais à gérer l'argent. C'est difficile, j'en subis encore les conséquences aujourd'hui. Aujourd'hui je me dis que j'ai envie du confort et compagnie mais comment faire ? J'ai vraiment l'impression qu'il y a comme un blocage, c'est psychanalytique. J'ai clairement envie d'en sortir, j'ai envie d'en avoir de l'argent, j'ai pas envie d'avoir un pouvoir de l'argent dans ma vie vraiment pas..., c'est pas ça..., j'ai envie d'être dans le confort, d'avoir une belle petite maison où il y a tous mes tapis et tous mes tableaux. C'est pas avoir la Rolex au poignet, c'est pas avoir la voiture, c'est pas montrer que j'ai de l'argent, ça m'effleure pas une seconde. Mais le problème que j'ai aujourd'hui c'est que cette vie de vivre chez les copains et les copines, il y a quand même quelque chose de l'éternelle adolescence.*

*C'est à dire ?*

Noam : *Il y a des acquis qui sont là mais il y a à un moment donné..., Alors ma ville, c'est Marseille. Mon nid, je ne l'ai pas vraiment, si ce n'est que j'ai des amis. Il y a la quarantaine qui arrive et c'est un cap et il y a l'an 2000, moi j'ai fantasmé sur l'an 2000. Sur un plan créatif, artistique, j'ai toujours eu envie de faire des choses... cette période là 2001..., ma quarantaine..., La vision c'est :*

*“ je vis de mon art et je suis bien installé ”, “ j’ai réussi ! ”. Cette phrase là, alors “ réussi ” c’est quoi ?*

*Qu’est ce que tu penses du fait qu’on assimile souvent vie stable..., professionnellement et socialement au fait d’être sédentaire ?*

*Noam : Il y a des moments où j’ai été en squat et en même temps c’est peut-être pas les périodes les plus roses, mais des fois comme à Londres ça marchait, je travaillais, j’avais de quoi et pourtant je squattais*

*C’est ce que tu veux dire quand tu me dis “ moi ça m’a pas empêché d’avoir des acquis ?*

*Noam : Par exemple là j’ai capitalisé, la capitalisation c’est d’avoir construit mon site Internet. Le fait est que pendant des années il y avait le doute et d’autres fois j’étais très sûr de moi : “ je suis talentueux ”, au final “ on va venir taper à ma porte ”. J’ai mis du temps à me rendre compte qu’on ne venait pas taper à ma porte. Il y a des carences intellectuelles, pris d’une angoisse primaire et profonde, l’angoisse de l’échec : “ on va me dire non ” et donc pas téméraire du tout. Maintenant il y a dans ma vie Internet où effectivement là tout à coup je commence à naviguer et je peux aller taper aux portes avec un matériel tu vois “ pro ” qui a presque un côté industriel. J’ai envie de m’ouvrir sur le Japon. Donc voilà maintenant c’est lent très lent à part que je suis boosté parce que la quarantaine arrive dans deux mois. Ceci dit je me débrouille au niveau des petits sous, je me débrouille avec le petit RMI et puis les tissus au black. Puis le gamin il commence à avoir 18 ans, je lui envoie 500 francs par mois et pour ses 18 ans j’aimerais lui envoyer 1000 balles par mois.*

*Tu as été marié juste avant de partir en Espagne ?*

*Noam : On s’est marié en 1982 et on a divorcé en 1984.*

*Et l’Espagne ?*

*Noam : En 1986*

*Et entre temps sur Paris ?*

*Noam : Toujours sur Paris, j’y ai vécu 8 ans de 1978 à 1986. Les fringues, c’était royal, si ça pouvait se passer pareil à Marseille. J’habillais plein de gens, des particuliers, j’avais deux petites boutiques où je laissais les fringues en dépôt vente sinon j’habillais des particuliers. Je me faisais 20.000 balles par mois.*

*Comment tu t’étais fait ta clientèle ?*

*Noam : Tu sais j’étais mondain et fier de l’être alors bon tu es là dedans...,*

*Alors c’est quoi le mondain pour toi ?*

*Noam : Le mondain c’est pas politiquement correct. Mais le mondain, c’est aussi un endroit où tu rencontres des gens qui sont plus détendus que la normale parce*

*qu'ils sont invités à voir quelque chose..., bien ou pas bien ils en ont rien à foutre..., et c'est des opportunités pour se rencontrer. J'aime cet aspect là des mondanités, donc du coup ça m'a emmené ma clientèle. Après j'ai commencé à habiller les troupes de danse et de théâtre, ça marchait bien et moi j'avais jamais rien appris, autodidacte vraiment. J'ai pris ma machine et je me suis mis là à la découvrir, qu'est ce que c'est que cette possibilité qu'on a avec un tissu qui est à plat ? Comment en faire une forme en trois dimensions ? J'ai appris tout seul jusqu'au jour où il y a une nana qui adorait mon boulot et qui me dit : " super ça y est je t'ai dégotté les fringues pour le prochain Jim Jarmush ". A l'époque c'était " Down By Law ". Je me suis chié dessus, j'ai dit " Quoi moi on ne m'a jamais rien appris et vous me demandez de faire des vêtements ! ". J'ai refermé la machine à coudre et j'ai arrêté. J'ai passé deux coups de fil notamment à une nana : " Ecoutes tu dois me trouver un plan boulot ". Deux jours après elle m'appelle " Va voir J-P. aux " Bains Douches " il t'attend ". J'y suis allé complètement coincé avec la peur. C'était super, c'était l'embellie. Je me présente habillé classique, le mec m'a dit " venez, on va faire un essai ". Quand je suis derrière un bar avec les verres et compagnie je me décoince vite et je te fais rire, je te mène le comptoir...*

*Ça c'était entre le moment où tu t'es séparé et le moment où tu es parti en Espagne ?*

*Noam : Voilà, je vivais chez une copine qui elle vivait chez son oncle et sa tante. Ça c'est toujours passé facile les apparts, pas de problème les copains. Maintenant ça ne me convient plus, j'y vois comme une adolescence qui traîne. J'ai eu pignon sur rue pendant trois semaines dans une boutique au cours Julien, ça m'a donné des sous pour pouvoir vivre jusqu'à la fin du mois de janvier. C'était sympathique mais ça en valait pas la chandelle, bloquer dans un magasin, c'est impossible. C'était le principe un peu d'une boutique éphémère, tu es là et il faut en faire un endroit qui brasse autrement ; une boutique comme ça c'est une boutique de clientèle. Donc erreur de jugement et d'appréciation. Je suis content qu'il y ait eu plus de choses positives que négatives.*

Un tel récit de déplacement entre Londres, Marseille et Ibiza montre en quoi et comment le " squat " n'est pas simplement une étape plus ou moins préparée ou envisagée dans un parcours résidentiel. Dans ces déplacements et au gré des contacts on noue des réseaux qui de circonstances en occasions conduisent d'activités avec d'autres (la couture, la nuit, etc.) en lieux divers (Squat, boîte de nuit huppée, etc.). Pour Noam, le squat n'est qu'un élément en un temps donné pris dans les étirements peuplés d'un dispositif circulatoire plus vaste.

Les étapes, telles que peuvent l'être les squats, jalonnent cette errance et ne peuvent se comprendre qu'en référence aux réseaux plus ou moins durables qu'entretiennent les liens sociaux. Dans ces linéaments se dessinent des couloirs migratoires qui se propagent non seulement de manière transurbaine mais aussi selon des logiques intra-urbaines.

### **Le parcours d'Henri : Marseille, le Panier.**

Avec le récit d'Henri nous allons voir comment le squat est lié à l'activité d'une association : " X-Mars ". A travers le développement des activités de l'association se déroule

une inscription territoriale qui se déploie dans les quartiers centraux de Marseille : Vieux-port et Panier sont l'assiette territoriale de ces squats.

*Comment a commencé cette association ?*

*Henri : Y avait cette connaissance d'abord des milieux artistiques sur Marseille..., alors bien sûr se sont des milieux un peu underground dont je parle parce qu'à Marseille y a toujours de la culture mais c'était pas forcément très critique et contestataire. Alors le plan c'était de réunir pas forcément tout le monde mais un bon petit nombre d'artistes pour imaginer et faire des actions dans le centre ville. Tu sais il se passe plein de chose dans le centre la mairie a des ambitions. Pour nous la question était de se demander si elle avait réellement les moyens de ses ambitions et surtout de relever ce qui se passait par exemple au Panier. C'est un quartier stratégique pour les pouvoirs publics. C'est un peu le seul quartier qui aurait quelque chose d'historique mais la capacité de cette ville à amnésier son passé est impressionnante. Alors j'ai déposé le label " X Mars ".*

*Et l'association alors ?*

*Henri : Elle a été déposée à la Préfecture des Bouches-du-Rhône en mars 95. A l'époque j'en étais le président et mon surnom c'était " A. Beny et l'inconnu qui a trouvé sa place ".*

*Quel en est l'objet associatif ?*

*Henri : C'est tout simplement de promouvoir l'union des cultures en favorisant les rencontres, les échanges et les communications.*

*C'est ce qu'on retrouvait quand tu t'es installé au No Mad's Land.*

*Henri : Oui c'est ça le filigrane. Cette association de gens et de savoirs-faire artistiques et autres pour aller vers une plus grande ouverture vers l'Autre avec un grand A.. Alors ça ça ne m'a jamais quitté.*

*Et donc à cette époque elle était dans quels locaux cette association ?*

*Henri : J'étais place des Moulin au Panier. J'avais pas mal galéré avant pour des logements toujours à traîner entre RMI et habiter à droite à gauche chez des amis. Tu ne peux jamais rester longtemps et même si c'était possible ça a jamais été mon truc parce que moi j'ai une activité qui est cette association. Maintenant c'est pareil j'ai à nouveau le RMI mais il me faut mon logement pour cette association autrement je ne peux pas continuer à développer le projet.*

*On en reparlera. Mais là vous étiez combien d'artistes ?*

*Henri : On c'est rapidement retrouvé 35 artistes marseillais d'horizons divers. Alors on se réunissait au Panier chez moi. Y avait des fois où il n'y avait que les fondateurs mais ça faisait quand même 22 personnes qui étaient là depuis le début. Il fallait qu'on trouve des locaux plus grands pour pouvoir se réunir et travailler.*

*Et vos activités c'était quoi ?*

*Henri : Qu'est-ce qu'on a fait déjà ? C'était surtout des actions dans la rue. Ça a toujours été ça mon truc ; me mettre en scène et mettre en scène la rue et faire jouer les gens. Par exemple en 95 on a fait une performance pour baptiser l'association. Là tous les artistes étaient invités à s'exprimer sur le thème de l'éveil de la nature pendant la pleine lune. Moi j'ai ce soir là mis en scène mon changement de personnage je devenais le Fada et ça en passait par la tonte totale de mes cheveux par Tous des K<sup>1</sup> enfin c'était des concerts, des expos et des performances.*

*Comment tu trouves tous ces artistes ?*

*Henri : Le milieu est peut-être pas si petit que ça à Marseille mais avec le temps tu commences à connaître du monde. En plus quand tu fais dans la performance, bien ou pas bien, tu te fais remarquer et ça te sert un peu de carte de visite des fois. Enfin les gens viennent voir ou ils n'ont pas le choix. Le fait aussi d'être souvent en train de changer de logement ou de chercher ça te fait aussi rencontrer. Moi c'est vrai je suis souvent à la rue je traîne beaucoup ou du moins par période dans les mêmes endroits. On te présente, tu trouves un plan boulot ou une maison à garder, à squatter ou à louer*

*Donc à cette époque tu es au Panier c'est l'année des " Bons plans de Marseille ".*

*Henri : C'est cette année là. C'est à dire que je faisais ce guide " Les Bons plans de Marseille " en plus des performances que j'organisais au Panier ou sur le Vieux-port. Par exemple on avait organisé le " Forum des arts " qui était un regroupement des forces vives du Panier avec des expositions, des performances et des concerts sur plusieurs places du quartier. C'est comme ça que tu rencontres. Déjà à cette époque j'étais tout le temps au Panier alors les gens commençaient à me connaître et moi aussi. Comme je rôdais dans le quartier je connaissais tous les endroits et les recoins. On a aussi fait une manifestation contre l'épuration ethnique en Bosnie. On avait rassemblé des associations sur le Vieux-port.*

*Qu'est ce que tu faisais d'autre ?*

*Henri : Qu'est ce que j'ai fait aussi à cette époque ? Y a eu le Trolleybus aussi là je montais des soirées d'avant-première pour la sortie de films. C'était par exemple des films comme ceux de J. Carpenter avec des Dj's comme à l'époque il y avait par exemple Paul et Jack de Marseille. C'est vrai que ça aussi ça me faisait des connaissances mais c'était surtout des connaissances ça pour trouver des petits trucs à monter dans le milieu.*

*C'est à dire pas des relations pour se loger par exemple ?*

---

<sup>1</sup> " Tous des K " est une compagnie de graphistes marseillais qui travaille beaucoup avec le milieu musical marseillais (pochette de disques d'IAM, de Massilia Sound System, affiches de la Massalia, etc.)

*H. : C'est à dire qu'à l'époque en ayant ce truc à la Place des Moulins je ne me posais pas trop la question. Je ne me suis jamais trop pris la tête pour les baraques mais c'est vrai aussi que lorsque tu vois que tu vas te retrouver dehors parce que la tension monte et que tu ne peux plus payer tes loyers parce qu'il y a les événements à monter tu te poses des questions. Pour monter ces événements il faut avancer de l'argent et c'est à ce moment là que les choses se compliquent. Ça ne me plaît pas de ne pas payer mes loyers parce qu'après tout le mec qui me loue l'appartement n'est pas responsable de ma situation. D'un autre côté il faut monter des événements pour vivre..., pour moi ce n'est pas seulement une passion c'est d'abord ma façon de gagner ma vie et un jour par exemple arriver à ne plus galérer pour le logement.*

*Et alors quand la tension monte ?*

*Henri : C'est le proprio ou l'agence qui fait monter la tension. Toi tu vois les démarches à faire et d'un autre côté les assistantes sociales etc. Tu es bien obligé de t'organiser autrement.*

*Par le squat par exemple ?*

*Henri : Oui mais pas seulement parce que c'est pas tous les jours que tu trouves de quoi squatter. Des fois se sont des copines ou des amis artistes ou pas qui t'hébergent. Beaucoup de gens que je connais savent que je galère pour les logements. Le sachant ils savent aussi qu'ils peuvent me faire confiance. Alors quand quelqu'un que je connais s'en va en vacances il me propose de garder l'appart. Ça peut être des plans d'une semaine, de deux ou trois semaines et des fois beaucoup plus longtemps.*

*Et le squat ?*

*Henri : Quand j'y ai recours c'est de deux choses l'une. Soit je l'ouvre parce qu'il devient support des activités de l'association qui demandent souvent des espaces assez grands et isolés. Cela fait du remue-ménage de préparer un spectacle. Soit elles sont en veille et là par exemple avec un pote on va repérer ou entendre parler d'un immeuble vide et s'y installer. Dans ce cas c'est par exemple comme la première fois où tu nous as rencontré c'était un appart, un squat de logement. On invitait pas beaucoup de personnes c'était juste un lieu qu'on occupait pour pas être à la rue et parce qu'il y avait pas de plans pour garder des apparts ou crécher chez quelqu'un.*

*Et comment vous vous y êtes pris alors pour trouver un local plus grand ?*

*Henri: Il faut reprendre l'histoire du début parce que comme je te le disais des fois le squat il entre dans les préoccupations de l'association. Là ce n'est pas seulement moi qui cherche un lieu où habiter.*

*Et donc ?*

*Henri : Tout le long de 1995 on a discuté autour de toutes les performances, les concerts de rue et les spectacles que l'on avait fait. En 1996 on a déposé un projet*

*au DSU pour l'édition des " Bons plans de Marseille " mais ça a été refusé ils ont dit que l'association était trop jeune. On a continué à faire des trucs dans le quartier comme par exemple des rencontres entre des artistes et des enfants. On les initiait un dimanche à la caporeira et un autre à la percussion, à la peinture ou à la jongle. En mars on a fait une opération dans le Panier qui s'appelait " Croix arc-en-ciel ". C'était 35 immeubles vides et murés qui étaient symboliquement marqués d'une croix pour interpeller pouvoirs publics et institutions sur les expulsions qu'entraînent les opérations de réhabilitation du quartier. Le lendemain on avait organisé un repas de quartier sur la place des Moulins. Y avait des jeunes, des familles, des SDF.*

*Mais à un moment donné vous étiez à la Crypte ?*

*Henri : Avec toutes ces activités il était devenu obligatoire d'avoir un lieu plus grand pour se réunir. On a alors investi un lieu en sous-sol. Cette ouverture faisait partie de la démarche du projet artistique. Quand on a ouvert on a fait ce qu'on a appelé une " In augure Action ". Là le lieu faisait parti de la démarche. Il y avait une centaine d'artistes et d'autres gens.*

*C'est là que tu renoue avec le squat ?*

*Henri : Oui mais à travers la démarche.*

*Mais en plus y avait la tension des proprio non ?*

*Henri : Oui mais je crois que la question ne se pose pas comme ça. Sur le moment tu es dans l'urgence alors l'un dans l'autre tu ouvres le squat. De fait il a une vocation artistique puisqu'il colle aux activités de l'association.*

*Et là il y a eu du passage ?*

*Henri : Ça a commencé mais il y a eu un problème avec une bande de jeunes du quartier, ils sont venus nous attaquer et on s'en est sorti avec un bras cassé et des contusions. Alors ça a tourné court.*

*Et après comment t'es-tu retrouvé sur tes pattes ?*

*Henri : Il y avait heureusement l'été qui arrivait et j'ai pu trouver un appart à garder*

*Et tes activités pendant ce temps ?*

*Henri : C'est là que j'ai commencé à réfléchir sur l'Opéra. Une expérimentation d'un théâtre participationiste. En juillet j'ai monté les No Mads qui est un théâtre au réel intégrant sur la scène du quotidien les SDF du Vieux-port, les jeunes qui traînent au Panier et les passant.*

*Comment les SDF ?*

*Henri : Je traîne beaucoup dehors et je connais pas mal de monde et y a pas mal de jeunes qui sont à la rue et que je connais. C'est des zonards qui vivent des arts de rue ou des mecs qui sont là et que je connais. Y en a je les ai retrouvé au No Mad's Land. Et ça c'était l'occasion d'activer l'Opéra sur le thème de la révolution.*

*Et après l'été alors ?*

*Henri : En janvier y a eu la première assemblée des No Mads. C'était autour d'un repas de quartier.*

*Qui y avait-il dans les No Mads ?*

*Henri : Les No Mads sont les gens qui passent.*

*De passage ?*

*Henri : Oui*

*C'est à dire ?*

*Henri : Les gens qui sont par-là à Marseille ; personne ne sait pourquoi et à la limite c'est pas ça l'important. Tu les rencontres comme tu en rencontrerais d'autres et quelque chose se décide. Alors tu fais ensemble et un beau jour tu reprends ta route.*

*Et le No Mad's Land arrive à ce moment là ?*

*Henri : On l'a découvert le 22 février 1998 et " X Mars " a déménagé de la Crypte vers le No Mad's. On a changé l'adresse en Préfecture et encore une fois l'ouverture et l'installation sont allées de paire avec le concept du " Pays autonome intercommunautaire ". C'est toujours cet objectif et cette volonté de travailler à la rencontre des cultures, des formes d'art et des peuples à Marseille.*

Depuis un an et demi que le No Mad's Land a été muré Henri s'est d'abord installé avec D., qui lui aussi était résident du squat. Ils ont ouvert un appartement dans un immeuble inoccupé du Panier. Le No Mad's Land a été fermé durant l'hiver 1999 et les résidents qui y demeuraient encore ont dû parer au plus pressé. Pour ceux qui y exerçaient seulement des activités : récupérer le matériel en dépôt. Pour ceux qui y logeaient, rassembler les affaires et trouver une solution de dernière minute pour éviter la rue. Squat pour les uns, hébergement temporaire pour les autres.

Durant l'été 1999 Henri a trouvé un boulot comme infographiste dans une start-up installée en centre ville. Grâce aux revenus qu'il tire de cette activité salariée, il retrouve une adresse d'abord dans un appartement situé sur la rive gauche du Vieux-port puis retourne au Panier. Ce temps de salariat s'est achevé avec la liquidation de la société dix mois plus tard. Pour Henri une courte période de chômage et puis de nouveau le RMI. Au moment de devoir laisser à nouveau son appartement, il décide ce printemps de partir pour Paris.

Ces parcours en cabotage, entre errance plus ou moins orchestrée et occupation d'un logement en règle, montrent combien les formes d'accès au squat s'incluent dans des logiques résidentielles largement indexées sur des biographies de mobilité. Ces biographies ont un double objet. D'une part la circulation locale, interurbaine, nationale ou transnationale, qui comprend le squat dans des déplacements procédant de l'articulation des différentes échelles du territoire. D'autre part le fait qu'à la fois ces déplacements s'opèrent à travers des mondes sociaux composites et qu'ils demandent des ajustements toujours soutenus entre attentes personnelles et exigences d'autrui. C'est toute la finesse du travail qui consiste à toujours être en position de capter de l'information pour agencer du réseau. Il y a donc des places à tenir dans l'errance pour être toujours au fait des dernières possibilités en matière de logement, de fringue ou de repas. Alors si savoir aménager l'errance en point de chute c'est négocier sa place ; savoir la tenir c'est procéder de projets migratoires. Ces deux positions montrent comment d'un côté les projets migratoires des circulants s'indexent sur les circuits et les parcours du logement, de l'alimentaire, de l'économique, de l'artistique ou du festif ; et d'un autre côté, comment en sachant arriver dans des squats il est possible d'y trouver et d'y mobiliser les bases d'un prochain déplacement. Lieux partagés et circulations concertées comme dialectique de l'errance. Partagés au sens des diverses formes de l'errance qui s'y croisent et concertées en tant qu'elles s'appuient sur des relais fluctuants de connaissances et de rencontres.

### **Un résident du No Mad's Land.**

*“ Je les revois toujours puisqu'ils sont dans la rue maintenant ces gens avec des chiens. Tous ceux que tu vois avec un chien dans la rue ils avaient une maison au No Mad's Land. Un abri. Dans ce lieu il y avait de tout. Des mecs qui passaient pour la nuit et demandaient à dormir là. Souvent ils apportaient un truc à boire ou à manger. Des jeunes surtout. On passait la soirée ensemble à discuter de ce qu'ils pouvaient transporter avec eux. De leur culture ou de leur bourlingue et puis souvent on leur filait des infos sur la ville. Je suis d'ici et je connais pas mal de plans pour bouger d'ici ”.*

L'extension urbaine du squat semble alors prendre une autre envergure. Regardée à travers les effets de propagation propres aux circulants qui y transitent, le squat révèle des formes d'organisation du territoire. Pris comme dispositif local il peut être une base urbaine des sans lieux et des Hors-là<sup>1</sup>. En quelque sorte une autre topologie praticable d'inscription sociale, fondée elle sur le mouvement.

### **Entretien avec un autre résident.**

*“ J'étais à Bordeaux et arrivé à Marseille je suis passé par une association qui m'a logé. Après j'ai eu un petit logement pendant 6 mois et puis je suis arrivé au No Mad's. Après le No Mad's Land j'ai eu un autre squat mais seul celui-là. En passant à nouveau par une association on m'a branché sur un squat. C'était un des jeunes qui était au No Mad's Land et qui y travaillait. Ensuite j'ai eu un appartement social et maintenant j'ai trouvé un appart avec une amie à Saint André ”.*

Sorte de terminal où ceux qui y passent croisent ceux qui le tiennent, le squat n'est ni un rassemblement hasardeux ni un amalgame clos. C'est une configuration sociale labile qui se tisse et s'effiloche dans des aires de contiguïtés entre des mondes hétérogènes. C'est en cela

---

<sup>1</sup> Serres, Michel, “ Atlas ”, Champs Flammarion, Manchecourt, 1996.

que le squat est un enjeu dans la poursuite des circulations au même titre que les ressources alimentaires ou sociables que les circulants ont constamment à repérer et à mobiliser.

## **H. est passé par d'autres modes d'hébergement avant d'arriver au No Mad's Land.**

*“ Avant j'avais un appartement dans une vieille maison rue de T. et je l'ai quitté au mois d'octobre de l'année de mon arrivée au No Mad's Land. J'ai vécu à droite à gauche en gardant des appartements de copains et de copines qui s'absentaient. Le fait est que je fréquente des milieux divers et que d'un autre côté je ne veux plus vivre seul. Ça ne m'intéresse pas du tout, ça ne me convient pas. D'ailleurs je n'ai toujours pas d'habitation mais peut-être que ça va se régler dans la semaine. C'est pour prendre une petite maison à l'Estaque où on habiterait à quatre. Y en a un qui est ingénieur informatique, l'autre est à la fac et le troisième est plasticien au RMI. Je les connais de la terrasse du Petit Nice et un jour on c'est décidé en se rencontrant dans une soirée qu'organisait W. le graphiste. Pour en revenir au squat c'était parfait pour moi cette expérience de collectivité, de squat ”.*

Cette inscription sociale se condense alors dans des régimes de sociabilité non seulement propres aux circulants mais supportant cette tension permanente entre l'ici et l'ailleurs.

### **Il note aussi que...,**

*“ Le problème est que tu n'es jamais chez toi. J'ai toujours eu un panneau sur lequel y a écrit “ Terminus provisoire ”. Quand tu entrais chez moi la première chose que tu voyais c'était ça : “ Terminus provisoire ”. Tu ne peux pas avoir d'instinct de propriété dans un lieu qui n'est pas à toi. La seule chose c'est que j'ai besoin d'être entouré ”.*

Le squat n'enferme donc pas le circulant dans un statut de résident. Il est l'un des endroits d'où s'aménagent le “ futur départ ” et le “ mieux rester ”. Cette inscription n'est pas celle du vagabond sans toit ni droits que l'on prête volontiers aux circulants, de celui qui repoussé à l'infini ne serait pris dans aucunes attaches relationnelles. Et pourtant, c'est bien parce qu'à côté du squatteur on retrouve les autres figures de la précarité que le squat est tout à la fois temps ordinaire et figure limite de l'errance.

### **Discussion avec un squatteur.**

*S. : “ A un moment donné je me disais : “ bon je rentre dans ce squat et j'ai l'impression d'être à l'hôpital ”. Ce n'est pas mon truc. Je crois que dans un squat on est pas là pour balancer son pathos. A ce moment là les gens du squat étaient trop dans une structuration personnelle compliquée. Malgré tout je pense que le côté positif des choses est que ce squat a servi de transition pour beaucoup de gens à un moment donné.*

*C'est à dire transition ?*

*S. : C'est à dire que ça leur a permis de franchir une étape, de voir peut-être ce que c'était la vie en collectivité, quelles responsabilités ? Comment ça pouvait fonctionner ? Ça c'est soldé par un échec mais je pense que ce n'était pas un échec total. Ça a vraiment été une étape pour beaucoup parce qu'il y en a qui*

*continuent encore leur truc maintenant sous d'autres formes, comme H.. Je vois aussi une fille qui s'appelle C., C. et P., c'était l'association " M. T. ". Se sont des gens qui bossent bien maintenant. Pour beaucoup ça n'a pas non plus été un échec parce qu'ils ont pu rebondir à partir du squat. Personnellement j'ai vite évacué le truc en disant : " ça marche pas je poursuis ". Y en a qui se sont vraiment investis dans le squat et qui ont quand même morflé quelque part. Ils l'ont ressenti comme un échec parce qu'il y a tellement eu un désir fort et une attente au départ que tout c'est écroulé et on s'est retrouvé démunis et s'est posé la question de comment faire ? Il y a donc une amertume chez quelques-uns que je croise comme ça. Il y avait beaucoup de gens de passage et une équipe assez structurée. Je te parle d'avril, mai et juin parce qu'à partir de juin ça a commencé à tourner court. Donc des gens qui y sont passés mais qui ont su en repartir ”.*

Cette tension entre mobilité et sédentarité est à la fois ce qui rend précaire l'installation dans les lieux et ce qui fait fond à l'investissement dans un nouveau départ. Cette tension révèle des centralités spécifiques indexées sur des projets migratoires qui ne se préoccupent guère par exemple des limites administratives de l'assistance. A titre d'exemple on peut noter aussi que le No Mad's Land ou C.O.L.O.R. ont servi de point de chute dans des dispositifs beaucoup plus vastes. En d'autres termes ces établissements circonstanciels deviennent parfois des moments dans lesquels les hommes arrivent à dresser un compromis entre mobilité-précarité-sédentarité par l'accès aux informations que ces lieux et ces publics variés réservent.

### **3.) La mobilité comme espace peuplé.**

Ces points de chute qui jalonnent la mobilité ressortent d'une certaine collégialité permise par des sociations<sup>1</sup>. A partir de squats peuvent se tisser ces entrées en relation. C'est à dire procéder de proximités par des contacts de proche en proche.

#### **Un nouvel arrivant dans un squat.**

*“ Je suis de passage ici. J'arrive de Rome. Ça fait trois mois que je suis au squat et je commence à connaître un peu de monde. Ici les mecs ils m'ont vite rancardé sur tout ce qui était bouffe et aides ”.*

#### **Un “ ancien ” du No Mad 's Land.**

*“ En étant là j'ai quand même pu participer à quelques événements. On a fait un spectacle pour le festival du Soleil et ça m'a permis de rencontrer pas mal de monde. Même maintenant il y a des gens avec qui je travaille qui me connaissent encore de quand j'étais au No Mad's Land et que je bossais sur le spectacle. C'est pas une carte de visite mais ça m'a fait rencontrer peut-être plus de gens ”.*

Ces entrées en relation sont en même temps prises dans des filières de mobilité qui obligent à penser l'errance dans ce qu'elle a à la fois de localisée et de délocalisée. C'est en

---

<sup>1</sup> Telles que l'entendait M. Weber ou G. Simmel. Des “ entrées en relation sociale ” (Vergesellschaftung ”)

cela que le squat n'est autre qu'un univers révocable. Rien de plus qu'un point de chute avant un nouveau départ.

### **Un “ pilier ” du No Mad's Land.**

*“ En fait on a un peu tous fait pareil. On est arrivé dans le No Mad's Land avec notre différence. Y avait de tout, et surtout tout le monde savait que ça serait dur de tenir le lieu. La précarité est là. Les gens vont et viennent ; ils passent. Ils s'arrêtent un moment ils t'apportent un peu de ce qu'ils transportent. Leur expérience de la route, leur culture, pour d'autres leurs langues. J'étais là et je suis d'ici alors je connais tous les moyens de quitter Marseille par train ou par bateau. A l'époque il passait par le squat beaucoup de voyageurs et je pouvais donc les brancher avec les gens. On échangeait. Eux ils en savaient plus pour le lendemain et j'avais appris quelque chose ici. Je pouvais enrichir mes créations en les confrontant à d'autres regards ”.*

Ainsi l'errance se réactualise sans cesse dans l'hétérogénéité des mondes urbains. Les rencontres qui s'y orchestrent procèdent d'ententes ou de conflits entre des personnes dont les pratiques et les attentes sont convergentes ou pas. De tels mécanismes s'apprécient particulièrement en ce qui concerne la présence des uns et des autres en squat.

Tenir sa place vis à vis des autres occupants d'un squat, c'est rendre sa présence légitime. Selon les lieux on peut noter diverses manières de faire en sorte que sa présence soit recevable. La participation au maintien du lieu par une contribution à une sorte de division sociale des tâches communes est une façon d'illustrer de tels ajustements. La contribution à l'organisation de fêtes ou de rencontres publiques en sont d'autres. Elles sont semblables dans la mesure où elles sont des façons de partager du commun.

### **Deux squatters.**

*“ Ici il n'y a pas de chef c'est un peu tout le monde qui fait ce qu'il y a à faire. Dans tout ce que l'on fait il n'y a pas toujours tout le monde qui fait la même chose mais ceux qui vivent là font quelque chose d'une façon ou d'une autre. Par exemple hier c'est moi qui ai fait à manger et avant hier c'est G. pendant que moi j'étais sur l'organisation de la journée de lundi ”.*

*“ Artistes ou pas du tout il y en a qui s'occupent d'aider à surveiller la caisse, à nettoyer, à bricoler des installations électriques, des petites choses comme ça qui sont absolument primordiales comme dans une maison t'as toujours besoin de faire des petits branchements, remettre des plombs, passer un coup de peinture, arranger une rampe d'escalier qui est branlante. Tout le monde aide, tout le monde sert, personne est inutile et puis il faut bien survivre. C'est un lieu où les gens arrivaient à s'investir, y a toujours eu des squats à Marseille et il y en a toujours mais les gens ne le disent pas ”.*

Construire sa place parmi les autres, et ce d'autant plus lorsque l'on est un “ initié ”, en passe par une inscription concertée tant dans les lieux que dans les configurations relationnelles qui y ont cours. C'est en cela que cette entente est toujours définie en situation ; précisément parce qu'il ne s'agit jamais d'un simple point d'accord mais toujours d'une manière de tenir ensemble.

### **Une journaliste qui tient un atelier d'écriture au No Mad's Land**

*“ Il n’y a rien d’anodin dans ce genre de chose. A savoir que lorsque tu n’as pas de quoi te loger et que tu as un espace vide qui en plus appartient à la DASS et est inutilisé depuis plusieurs années, autant qu’il serve à quelque chose et à toutes fins utiles. Donc c’est ça qui m’a intéressé dès le départ et en plus il y avait un projet ambitieux donc je me suis dit “ pourquoi pas ? ”. De fil en aiguille je suis entrée dans ce projet là. J’avais jamais animé d’ateliers d’écriture auparavant. J’avais une compétence et en même temps un intérêt parce que c’est vrai que j’ai toujours écrit. L’écriture ça a toujours été pour moi une forme d’exutoire en même temps qu’une forme de rencontre de l’autre au travers des mots. Tout naturellement j’ai proposé d’animer un atelier d’écriture. Personne ne l’avait proposé auparavant. Je suis vraiment partie très empiriquement en ciblant la population du No Mad’s Land qui est une population très jeune c’est à dire moins de 30 ans et plus vers 20-25 ans que vers 30. Il y avait par exemple quelques exceptions, et puis des gens qui vivaient dans des conditions assez difficiles et étaient au bord de la rupture sociale. Je me suis dit “ voilà j’apporte ma pierre et puis adienne ce que pourra ; on va essayer de se réapproprier les mots ” parce que pour beaucoup il y a toute une idéologie autour de l’écrit. La sacralisation de l’écrit donc le fait de prendre un stylo et de se réapproprier le mot et de le véhiculer c’est des choses qui m’intéressaient beaucoup. On parlait d’un thème en général, on se présentait et après on lisait. Y avait une très grande liberté et les gens pouvaient proposer une idée. On essayait de voir à plusieurs, etc. Il fallait que ça donne lieu à une production de texte y compris pour des gens qui ne maîtrisaient pas la grammaire ou l’orthographe. C’était pas un problème, j’avais vraiment envie de pétrir la matière, et puis je me suis dit qu’au fur et à mesure que le temps passerait on irait plus loin on chercherait aussi dans le style. C’était aussi un atelier qui fonctionnait énormément sur la parole. C’était vraiment un atelier à géométrie variable. On pouvait être trois comme on pouvait être huit, y a même des moments où je me suis retrouvée toute seule ou à deux mais je venais quand même et je restais, j’avais essayé de faire passer l’info ”.*

Le squat procède de télescopages. Télescopages entre des mondes aux implications variées et des personnes parfois éloignées des préoccupations liées à la précarité résidentielle mais qui pour autant sont proches par nombre d’autres aspects.

Frédérique est manageuse de quelques formations musicales marseillaises. Quelques temps après sa rencontre avec S. qui est résident d’un squat ils s’associent. Elle commence à fréquenter régulièrement le No Mad’s Land pour la préparation d’un spectacle. Rapidement elle s’implique dans le lieu. Elle y construit sa place et y tient son rôle. La mise en partage de ses compétences professionnelles seront sa façon de faire accord.

### **Frédérique.**

*“ Je m’occupais du management sur le spectacle, de la com et puis de la régie technique. S. il était un petit peu noyé dans les fiches techniques. Moi c’est mon boulot de câbler et décâbler une sono, de récupérer les fiches techniques et de faire un ordre de passage, de minuter et puis de savoir arrêter les gens sur scène quand un autre groupe doit prendre place. C’est crucial et un petit peu délicat parce que tu as un groupe qui joue et qui s’éternise alors c’est toujours délicat de lui dire : “ maintenant tu arrêtes parce qu’il y a un autre groupe ”. Donc il faut être très diplomate. Les artistes sont très susceptibles. Donc je m’occupais de tout ça dans le No Mad’s ”.*

Tout comme les situations qui portent l'entente nécessitent d'être définies, il en est de même pour celles qui sont marquées par des litiges. Dans ces situations se mettent à l'épreuve ces cadres précédemment définis dans l'entente. Se discréditer c'est alors construire une position intenable vis à vis des attentes des autres.

### **Rivalité entre deux résidents.**

*“ Y a eu beaucoup de problèmes de rivalités entre B. et d'autres jeunes qui systématiquement saccageaient ses propositions. Des histoires d'ego, d'orgueil. Les gens qui arrivaient en te disant : “ la politique de cette maison c'est qu'on s'investisse pendant un mois et après tu as droit à ta piaule ”. Et en fait les personnes qui disaient ça étaient celles qui foutaient rien du tout. C'est délicat aussi quand tu entends des gens qui te tiennent un discours moraliste et que c'est les premiers à pas le tenir ”.*

Dans l'extrait qui suit, d'une réunion enregistrée qui rassemblait l'ensemble des résidents d'un squat et quelques postulants, on peut apprécier à quel point les relations sont un jeu permanent sur les frontières entre droits et obligations des co-résidents. Le long de cette “ trame de la négociation<sup>1</sup> ” les rôles et les présences sont éprouvés.

### **Réunion publique dans un squat.**

*N. : Est-ce que vraiment cette personne a dealé ?*

*M. : Alors moi je peux parler d'un truc très précis que j'ai vécu avec J-L. dans la relation au “ T. ” (association). J-L. c'est quelqu'un que j'ai vu voler des Tee-shirt et laisser accuser un copain à lui et c'est quelqu'un qui un jour m'a fait des propositions au “ T. ” de deal de cocaïne*

*N. : Donc par rumeur vous décidez que c'est un dealer*

*M. : Non je te parle pas de rumeurs je te parle de moi*

*H. : Auparavant on parle d'une soirée qui c'est passée où on a remis en question le comportement de J-L.. A l'époque on avait pas les éléments que tu viens d'apporter. On parle surtout de cette époque là et on le remet sur le tapis parce que l'on ne sait pas réellement ce qu'il en est. Parce qu'on ne l'a pas noté. Il n'y a pas eu de décision de l'assemblée donc J-L. est revenu ici et d'un coup on s'est demandé si finalement on devait le virer ou non. Je me souviens pas qu'à l'unanimité on ait dit : “ J-L. on le vire ”. Finalement c'est moi qui en étant chargé de la sécurité ai dû le virer. Donc on s'est pris la tête à cause d'un manque de notes de ce qui a été dit, un manque de preuves, de traces de décisions. Maintenant l'évidence même veut que si quelqu'un doit être exclu et que parmi les gens qui ont voté l'exclusion je suis dedans forcément je me propose pour le virer mais avec au minimum deux autres volontaires. C'est l'évidence même que je ne vais pas aller me présenter devant un jeune homme et me battre avec lui. Je suis pas là pour ça, on forme un groupe, une unité, une force. On est trois ou quatre volontaires mais on est pas là pour frapper*

*A. : Ça c'est clair*

*H. : Il faut des volontaires qui ordonnent l'expulsion à quelqu'un qui n'a plus lieu d'être ici*

*M. : Je resitue l'exemple parce que ça s'est passé pareil avec J-L.. Il y a eu une union qui s'est fait tout autour de lui et on a ressorti cette notion de proscrit qui*

---

<sup>1</sup> Strauss, Anselm L., “ La trame de la négociation ”, L'Harmattan, Paris, 1992.

*est que quelqu'un de proscrit c'est quelqu'un qui peut revenir plus tard. Là vu le comportement on demande à la personne de s'éloigner du lieu*

*A. : Est-ce que l'avertissement lui a été donné*

*C. : Oui par nous*

Le stigmatisme a pour particularité de se “répandre”. Le limogeage comme nous venons de le voir est une forme de rupture souvent négociée qui se produit entre des personnes occupant au même moment un squat. En effet, le refus de se voir rattraper par une caractérisation à laquelle on se refuse peut troubler les efforts de “normalisation” et de “normification<sup>1</sup>” qui sont à la base de l’ajustement des pratiques et des attentes des uns à celles des autres.

### **Un squatter présente les raisons de son départ.**

*“ Mon départ s’est vraiment passé quand mes amis m’ont dit que je dérivais. Il y avait aussi cet épuisement, le froid et les amis qui vraiment me poussaient. Concrètement y a eu ce couple Y. et C. avec qui on bossait bien. Après un spectacle il y a eu une dispute et tout à coup ils m’ont dit : “ tu nous voles des idées ”. Quel orgueil ! En même temps on continuait à se battre pour le projet du No Mad’s Land et c’est là que je me suis dit : “ y en a marre ! ”. La goutte d’eau a été l’arrivée de F. qui est quelqu’un que je connais depuis longtemps. Ça voulait dire qu’il y avait dans cette maison quelqu’un de malhonnête et je ne pouvais plus m’y retrouver, ça devenait compromettant, c’est à dire des compromis compromettant. Je me retrouvais dans des histoires de fric. Par exemple y a une “ tribe ” qui vient et qui organise une fête pendant 24 heures. Ils attendent pour avoir leurs sous sur les entrées mais moi un mec qui raconte qu’il a fait 1500 balles au bar attends ! Là j’ai encore eu des échos comme quoi la soirée avait commencé avec la bière à 15 balles et qu’elle avait terminé avec la bière à 50 balles. Ma personne, mon intégrité se retrouvait là dedans et les copains artistes avec qui je bossais tout à coup ne pensaient plus qu’à eux : tu me prends mes idées ”.*

La dignité personnelle est ce qui découle de la légitimité des présences. Cette dignité se construit donc le long des expositions aux autres. Ces expositions sont sans nul doute les situations dans lesquelles s’aménagent des contextes d’adaptations. Ce qui en ressort à chaque fois ce sont des distinctions reposant non pas sur le statut des personnes mais sur la façon qu’elles ont de participer à la construction et à l’acquisition d’une même expérience de leur identité prise entre l’ici et l’ailleurs.

### **Un squatter explique le départ d’un de ses collègues.**

*“ Il se donnait corps et âme pendant des heures et des heures sur la maison et il en a eu marre. Je le comprend. Ce jeune avait une maturité à construire et il était entouré par des gens qui n’étaient que dans la parole et pas du tout dans l’acte, il en a eu marre ”.*

Cette négociation des identités est le fondement d’itinéraires parcourus par étapes adaptatives. Ces identités reposent moins sur un statut particulier que sur les manières dont chacun a traversé à sa façon les mêmes expériences de précarité économique, résidentielle et sociale.

---

<sup>1</sup> Goffman, Erving, *op. cit.*, p. 44

**Une personne nous explique d'abord comment elle est arrivée, a construit sa place puis s'est retirée des systèmes de droits et d'obligations qui fondaient en fait sa présence et son implication.**

*“ Au bout de quelques mois et assez rapidement d'ailleurs j'étais assez impliqué et j'avais envie qu'on se structure. C'est à dire que je n'étais pas là que pour animer un atelier ; j'insistais sur l'aspect politique. Qu'est ce qu'on montre au monde ? Qu'est ce qui est lisible ? Qu'est ce qui est visible ? Quel est le projet ? De quoi on parle ? Là on a très vite tourné en rond. En fait ça c'est fait à un moment donné avec des gens qui étaient peu structurés, qui n'avaient pas d'expérience politique à quelque niveau que ce soit et par la suite ça c'est joué dans les relations de pouvoir. A un moment donné je crois que j'avais fixé une réunion, on m'avait dit “ c'est super il faut la faire et tout ça ”. A cette réunion je voulais dire que je dégage quelque chose, que je veux de la matière et de l'écrit et pas discuter encore et encore de si on met une serrure ou non. C'est à dire ne pas passer trois heures à discuter de ça mais se questionner sur le fond. Je crois qu'il y a trois personnes qui sont venues. Là j'ai dit “ stop j'arrête ”. Mon expérience au No Mad's Land concrètement c'est fixée sur trois ou quatre mois, puisque durant l'été j'y suis quasiment pas retourné et à partir de ce moment là j'ai dit : le pouvoir ça m'intéresse pas ”.*

C'est sur la base de ces étapes que se mettent en place des “ règles de coexistence ” qui au mieux deviendront celles de la coopération. Dans la discussion qui suit on voit comment se négocient et se règlent les coprésences. L'entente commune sur ce qui doit rapprocher et différencier les occupants fait par la même occasion prendre conscience du rôle de régulation que jouent ces ententes vis à vis des relations avec l'extérieur (voisinage, public, force de l'ordre ou administration).

### **Discussion entre quatre squatters.**

*Caroline. : Y a marqué toutes substances illicites est interdite*

*Orélien. : Bon*

*Yves. : Consommation, vente*

*O. : Ça veut dire que quand c'est ouvert au public on fume pas de joints*

*C. : Voilà*

*Bastien. : C'est le premier truc qui a été dit ensuite il y a d'autres choses qui ont été dites. En revanche ça me fais chier d'aller voir des mecs et de leur dire : “ tu roules pas de joints ” j'ai l'impression d'être un flic*

*O. : Ceci dit c'est un risque, c'est du shit*

*B. : Ce que je veux dire c'est que je ne conçois pas qu'un gars boive une bière et qu'on lui dise “ tu peux pas rouler ton joint ”*

*C. : De toute façon si c'est marqué sur le règlement intérieur il sera affiché et tout le monde pourra le lire*

*B. : On peut parler de drogues dures*

*O. : En fait le terme important légalement si tu veux c'est le côté “ pas de substances illicites ”. C'est écrit et c'est clair que lorsque c'est ouvert au public il faut faire attention*

*B. : Mais alors là c'est pas pareil. Moi je préfère aller voir un mec et lui dire : “ tu le fais discrètement ” que de devoir lui dire “ tu le fais pas ”*

*O. : Et lui faire comprendre qu'il y a une réflexion là dessus*

Ainsi dans les squats pourront se résoudre des équations entre anticipation (de ce qu'est l'autre), attentes normatives (par rapport à ce qu'il semble être) et exigences (quant à ce qu'il doit être)<sup>1</sup>. Le squat comme forme de l'errance repose sur le maintien par et pour chacun d'un "état d'esprit"<sup>2</sup> empreint des réserves qui permettent à la personne de continuer à être à soi comme aux autres.

Sans prendre en considération cette base territoriale minimale de l'errance, la personne est effectivement vue comme un errant pathologique coupé de toute inscription territoriale. Sans cette base sociable minimale, individuelle ou collective, la personne ne peut plus instaurer les échanges pouvant assurer sa coexistence avec d'autres. Alors à la pathologie de l'a-spatialité s'ajoutera celle de l'a-socialité.

*“ Quand je suis arrivé là ça faisait des années que j'étais en bourlingue. Moi j'écris et ces voyages, le fait de toujours bouger, d'être là et plus là, ça m'a pas mal inspiré mais là quand je suis arrivé devant le lieu je me suis dit : “ c'est là ”. Ça faisait longtemps que j'avais pas eu ce sentiment. Je m'y suis reposé et même si tu avais les vibrations constantes des deux voies rapides je m'y suis posé. Il y a des moments où je me suis dit : “ quand même des fois l'espèce humaine elle est zarbe ”. Le truc dans ce squat c'est qu'il y avait des gens qui étaient là, qui habitaient là. Certains fermaient leur porte avec des cadenas. Moi je l'ai jamais fait. Tu pouvais venir quand tu voulais. Mais bon il y avait mon intimité aussi à respecter et ça des fois les gens ils en étaient pas conscients. Alors ça a causé des scissions. Tout le monde faisait quelque chose dans le squat. Des tâches de tous les jours je veux dire. Et puis même si il y avait des frictions des fois entre certains, et même moi d'ailleurs, tous les gens qui sont passés par là ont poursuivis leur chemin. Mais sur le moment on s'est aidé. Par exemple quand H. montait sur Paris pour sa formation de théâtre il était allé au squat de la rue F. de ma part parce que j'ai des potes qui y sont. Enfin plus maintenant ”.*

Etre collectivement en squat peut permettre de conserver certaines réserves. De la même façon marcher, se rendre à..., peut faire territoire. Faire la route, tracer son chemin, c'est déjà pouvoir s'identifier et pouvoir l'être. En quelque sorte posséder son identité : “ je suis de..., je me rends à... ”. Seul à la rue, le sédentaire devient le fou, le jobard (sur la Canebière un vendeur de “ Macadam Journal ” déambule hystérique), celui qui a perdu pied et tombe sa garde devant le regard que l'on porte sur sa présence devenu alarmante. Rendre publique sa folie, son corps, son délaissement devient pour la plupart d'entre nous une offense. Elle génère le rejet ou la compassion, au pire fait attendre réparation. Plus qu'un stigmaté qui entraîne l'acceptation, la perte du contrôle de l'accès aux informations personnelles de l'individu focalise l'attention sur lui pour finalement mieux en détourner le regard.

---

<sup>1</sup> Goffman, Erving, *op. cit.*, p.12.

<sup>2</sup> “ La ville est plutôt un état d'esprit, un ensemble de coutumes et de traditions, d'attitudes et de sentiments organisés, inhérents à ces coutumes et transmis avec ces traditions. Autrement dit, la ville n'est pas simplement un mécanisme matériel et une construction artificielle. Elle est impliquée dans les processus vitaux des gens qui la composent : c'est un produit de la nature et, particulièrement, de la nature humaine ”. Park, Robert E., in “ *L'Ecole de Chicago. Naissance de l'écologie urbaine* ”, Aubier, Lonrai, 1995. p. 83.

A l'inverse être mobile c'est se prémunir de ce stigmate qui frappe ceux qui habitent leur sédentarité. Circuler est donc un moyen de contrôler l'information sur son identité tout en marquant son territoire<sup>1</sup>.

#### **4.) L'espace de l'errance comme contexte urbain.**

L'errance n'a rien à voir avec la thématique du "village en ville". Elle met en scène les différents mondes urbains qu'elle traverse et sur lesquels elle s'appuie dans des ajustements quotidiens entre des personnes qui partagent les mêmes territoires sans pour autant partager les mêmes identités sociales. Si tel n'était pas le cas, ces identités seraient vues comme absolues et l'on retomberait dans le domaine de ce que l'administration spécifie : le squatter, le SDF, le jeune errant, etc. En revanche l'errance qualifie des identités personnelles<sup>2</sup> marquées par les mêmes compromis entre inscription locale et mobilité délocalisée.

Cette impossibilité de parler de cohésion ou d'identité collective des "sans" tient au fait même que l'errance "carbure" à l'hétérogénéité sociale et spatiale. Cette hétérogénéité ne trouve pas son essence dans les distinctions, les rapports de classes ou les ségrégations spatiales. Pas non plus dans les diverses conditions de l'errance qui feraient se regrouper les "jeunes errants" avec les "jeunes errants", les "clochards" avec les "clochards". Cette hétérogénéité des populations et des lieux est celle qui s'édifie du fait des biographies qui la mettent en scène pour pouvoir prendre sens. De squat en appartements prêtés, de centres d'hébergement en abris de rue, on passe de mains en mains. De ceux qui tiennent le squat à ceux qui hébergent en passant par ceux qui gèrent l'entrée en centre d'hébergement de nuit.

L'errance fait référence à différentes échelles de temps et d'espaces. Elle articule tant bien que mal des situations hétéroclites qui font que les accords sont la plupart du temps difficiles à fonder du fait de la mixité des populations qui y prennent part.

Ces rencontres qui se profilent, s'étagent à ces différentes échelles. C'est en cela que l'errance est révélatrice de mises en tension entre des populations hétérogènes qui partagent le même espace stigmatisé (squat, camions de voyageurs, abri de fortune, dessous d'autoroute, etc.) et le même espace du stigmate (leur "mobilité translocale" qui fait leur invisibilité comme la survisibilité de leur errance quand elle est sédentarité). C'est cela qui est au cœur du stigmate ; une hétérogénéité des présences et des "circulations ambulatoires"<sup>3</sup>. Stigmate qui à la fois organise l'errance et nous fait la rejeter.

L'errance n'est pas le fait de tous ni d'un individu en particulier. Elle est en marche le long des interactions qui font se rencontrer ces circulants aux identités et aux positions différentes dans des lieux la plupart du temps tenus dans une semi-confidentialité.

---

<sup>1</sup> Nous comprenons ici le "territoire" à travers l'éclaircissement que E. Goffman apporte sur cette notion : espace personnel, la place, le tour, l'enveloppe, le territoire de la possession, les réserves d'information, les domaines réservés de la conversation. Goffman, Erving, " *La mise en scène de la vie quotidienne. 2. Les relations en public* ", Editions de minuit, Paris, 1973. p.44-54.

<sup>2</sup> Goffman, Erving, " *Stigmate* ", Editions de Minuit, Paris, 1975. p. 72-73

<sup>3</sup> Circulation qui n'a pas de siège fixe.

Nous voilà donc sortis de la catégorie de SDF comme porteuse d'une crise de la mobilité. Nous voilà de même débarrassés de cette vision romantique de l'errance et même plus de cette idée de la mobilité comme ayant perdue son inscription spatiale et sociale.

L'errance est plutôt cette nécessité d'assurer une continuité de l'hébergement. C'est ce qui nous conduit à parler de " multi-hébergement " <sup>1</sup>. De ce point de vue elle est un fondement minimal à l'ébauche d'un travail que nous qualifions habituellement " d'insertion " et " d'intégration ".

Ces territoires déployés par les " sans " sont ceux conjugués et articulés par les circulations qu'ils orchestrent. Paradoxalement on pourrait parler de la " déshérence " comme le fait d'habiter sa sédentarité.

### **Notes sur un rassemblement quotidien sur une place du centre-ville.**

*" Chaque soir une dizaine de personnes se partagent les bancs à la sortie d'un arrêt de métro. Parmi eux certains, les plus âgés, habitent ces bancs jours et nuits. D'autres, les plus jeunes, se joignent à eux en fin d'après midi. Ils profitent de l'affluence des dernières rames pour faire la manche. Plus tard dans la soirée on les retrouve un peu plus loin où de façon régulière ils se postent à côté d'un retrait d'espèces ou à proximité d'une salle de spectacle toute proche. A contrario des plus âgés ils résident dans un appartement squatté sur un boulevard en contrebas ".*

### **Marché de la porte d'Aix des prises de marques similaires sont observables :**

*R. est tout le temps assis à une terrasse qui fait face au marché. Il y passe de table en table récoltant sinon quelques francs des conversations fugitives avec les clients habituels de sa présence.*

*M. réside de façon régulière au centre d'hébergement de Forbin. Le matin, la première étape est pour lui le marché de la porte d'Aix. au contraire de R. il ne fait qu'y passer pour acheter des cigarettes à la sauvette. Cheminant sacs à la main et par arrêts fréquents il rejoint la place de S. pour y finir la matinée en discussions avec les gens du quartier qui comme lui viennent s'entretenir des dernières nouvelles.*

Territoires, objets, cadres matériels, populations, modes de vie collective et nœuds de relations. L'errance est une situation dans laquelle se définissent des circuits, des parcours et des lieux.

### **5.) Le squat comme espace feuilleté.**

---

<sup>1</sup> Thèse de Vassort, Marine, " L'errance urbaine : territoire en transit et régulation institutionnelle. Le terrain marseillais ", Marseille-IAR, 2001.

Tout à la fois mouvement par lequel on va de proche en proche et configuration de raltions inscrite dans la circulation, l'errance prend le squat dans de tels procédés. C'est pour cette raison qu'il ne permet pas d'identifier un groupe de personnes qui présenteraient une relative communauté de position. Le squat apparaît comme un espace feuilleté où l'on retrouve divers types d'acteurs urbains (artistes, associations, etc.). Il n'est pas campé dans un monisme mais compris dans la pluralité des acteurs qui y transitent, des scènes d'exposition et des régimes d'actions qui se connectent là où s'étagent les chemins de la bouffe, du logement ou de la fringue.

*“ Après c'est la précarité de la situation, on est Rmistes, on est à la rue, on a pas tous les jours à bouffer. Heureusement il y a de l'échange parce que si les uns et les autres nous ne nous aidons pas qui le fera ”.*

*“ Il y a eu la chaux. On a passé beaucoup de chaux dans le bar et l'accueil. Il convient aussi de préciser les temps que l'on vit. En ce moment on vit une époque difficile et c'est pas parce qu'on s'est retrouvé une bande de jeunes que c'était spécialement la gaieté. C'était lourd l'ambiance au No Mad's Land.*

*Tu entrais dans un lieu, il y avait ce grand panneau avec toutes les indications que les migrants devaient suivre. Ils se déshabillaient et il y avait le passage à la DDT. C'était ambiance et les conversations qui y traînaient aussi. Il y avait cette mémoire des immigrés, on y voyait plus un aspect positif que négatif. C'est après qu'il y a eu des informations comme quoi il n'y avait pas que les gens qui arrivaient mais aussi ceux qui partaient dans les colonies. Tous les marseillais avant de partir sur le continent africain se faisaient vacciner ici. Donc à cet endroit il y a le fait que finalement il y avait des gens qui quittaient leur pays avec plein d'espoir et le fait que cette porte est aussi un lieu où tu arrivais dans un pays où tout, peut-être, pouvait arriver. Ce n'était pas que du négatif. C'était pas les grandes fêtes, les grandes bouffes mais c'est tout à coup un groupe qui se retrouve là. Personne ne se connaissait au départ. C'est un groupe qui s'est constitué, un peu comme s'il était appelé par ce lieu. Donc il y avait beaucoup de personnes qui réellement n'avaient pas grand chose de commun si ce n'est ce lieu à ce moment là ”.*

Le squat est un espace mobilisé par divers acteurs urbains. Ils prennent appui sur son existence selon différentes logiques d'action et le constituent, dans des registres variés, comme ressource territoriale. C'est à dire des “ espace de survie ” pour les uns et pour certains autres des “ scènes d'exposition ”. Le squat joue ce rôle d'espace d'arrêt transitoire sur de multiples parcours. On peut y lire les itinéraires croisés des diverses formes de l'errance. Autant de biographies de mobilité qui l'ont inscrit à leur actif. Dans les extraits biographiques qui suivent nous voyons comment le No Mad's Land a pu pour certains jouer ce rôle sur Marseille.

**Marc n'a pas été résident du No Mad's Land. En revanche il y a trouvé la possibilité d'animer des ateliers de réalisation vidéo et les rencontres qui lui ont assuré quelques missions autour d'événements artistiques marseillais.**

*Marc est vidéaste et travaille depuis dix ans dans les milieux du spectacle. En 1991 il suit une formation professionnelle destinée aux porteurs de projets café-musique. Le sien est d'installer un lieu labélisé dans Vitrolles. Rapidement il*

*comprend que cette formation est complètement verrouillée dans la mesure où aucun label supplémentaire du Ministère de la Culture est prévu en PACA.*

*Après des promesses non tenues de l'association qui dispense les formations et gère un café-musique du centre ville, Marc obtient quand même un CES comme barman dans le café-musique.*

*En 1994 il trouve un poste de magasinier dans une grande surface spécialisée dans la HIFI. A ce moment là Marc habite Berre l'étang avec sa femme et sa fille.*

*En 1995 il perd son emploi et demande le RMI. Dans l'année son Beau-frère qui gère une salle de spectacles pour la municipalité de Berre l'étang le met en contact avec des élus pour qu'il obtienne un poste de direction dans la " Maison des Jeunes et de la Culture ". Le renouvellement de l'équipe politique de la Mairie fait tourner court ces projets.*

*En 1997 il essaie d'avoir un atelier à la Friche Belle de mai mais il n'en obtiendra pas.*

*C'est en mai 1998 qu'en rencontrant un des résidents du No Mad's Land à une terrasse de café de la Plaine qu'il apprend l'existence du lieu. Dans les semaines qui suivent il y installe son atelier.*

*Avec un pied dans le lieu il apprend à connaître les quelques personnes qui y résident. Par l'intermédiaire d'une connaissance, L., il filme la journée " Sidaction " sur le Vieux-port. L. habite au No Mad's Land et monte l'événement pour une association de prévention SIDA et toxicomanie. De la même manière grâce à Valérie, qui elle n'habite pas au No Mad's Land mais y travaille sur un spectacle en collaboration avec un des résident, il va filmer quelques concerts pour des groupes locaux.*

**Albert a vécu au No Mad's Land pendant 8 mois. Pour lui ce lieu et ce groupe malgré une instabilité due aux incessants départs et arrivées est un espace non seulement de résidence mais aussi d'affirmation de ses compétences.**

*Albert est un fils de Lorrain installé dans le milieu des années 80 au Panier. Dès ses 14 ans, dans le début des années 90 il sillonne les rues du quartier. Avec le temps il en connaît les moindres recoins et sera un de ceux qui découvrent le Centre Sanitaire de Contrôle aux Frontières dans lequel ils vont installer le No Mad's Land. Pendant huit mois il va faire parti des piliers du lieu.*

*Jeune plasticien il trouve dans le No Mad's Land un groupe adjoint d'un lieu propice à la création. Tout à coup s'ouvre pour lui la possibilité de collaborations inédites. L'aspect résidentiel du lieu le fait sortir d'un milieu familial vivant au rythme irrégulier des activités professionnelles qu'exercent ses parents.*

**A-R. et sa femme font étape au No Mad's Land. Leur décalage fera que les occupants n'arriveront pas à trouver un cadre d'entente avec cette famille.**

*A-R., sa femme et leur enfant viennent d'Orléans. Lui a longtemps été au chômage et jusqu'à peu sa femme travaillait chez un médecin comme secrétaire avant d'être licenciée. Lui est de nationalité étrangère et ne peut plus rester en France. Ils ont donc décidé, puisque plus rien ne les retient, d'immigrer vers l'Italie où A-R. a de la famille installée depuis peu.*

*Pour eux le No Mad's Land est seulement une étape du voyage. Entrée dans le lieu sur des " faux semblants " la famille va y résider un mois. Il recherche des boulots au noir en traînant dans un bar du Panier. Elle, s'occupe de leur enfant.*

*Sur place leur présence va déclencher un certain émoi du fait de leur croyance forte en dieu. La présence d'un enfant en bas âge et le comportement provocateur d'A-R. vont attirer sur la famille les foudres de certains des occupants du lieu. Leur passage déclenchera aussi quelques départs de résidents qui n'auront pas supporté la présence gênante de cette famille.*

**Yann et Mathilde sont chorégraphe et metteur en scène. Ils s'installent au No Mad's Land durant 6 mois pour participer à la création d'un spectacle.**

*Ils arrivent de Lyon six mois avant l'ouverture du No Mad's Land. D'abord en hôtel meublé ils obtiennent par la suite un appartement social dans le 15<sup>e</sup> arrondissement.*

*Ils recherchent tous les deux des missions à remplir dans le milieu culturel marseillais. Après quelques mois de réflexion ils décident de quitter leur logement pour s'installer au No Mad's Land dont ils ont vu un des spectacles au Festival du Soleil.*

*Pour eux le No Mad's Land a fait première étape dans leur projet migratoire. Ils y travaillent quelques mois avec B. autour de la mise en scène de la pièce et y résident de façon permanente.*

**Marcus, un routard de passage au No Mad's Land.**

*" Depuis cinq ans Marcus sillonne la côte Méditerranéenne du Portugal à la Grèce. Il arrive au No Mad's Land durant l'hiver. C'est un routard ; un " vrai ". Un personnage assez discret. Je sais juste, parce qu'il n'est pas resté longtemps, qu'il se débrouillait pour travailler comme ça dans les champs à droite à gauche. Je ne sais pas réellement comment il nous a trouvé mais en tout cas il est reparti avec deux jeunes pour l'Italie. Les mecs avaient un plan et ils étaient arrivés quelques jours après lui " .*

**Jorgen une autre sorte de routard sédentarisé à Marseille et qui participe aux activités du No Mad's Land pendant quelques mois.**

*Ingénieur en informatique de 56 ans, Jorgen a travaillé 30 ans dans ce secteur. Depuis sa retraite il monte des sites Internet. Il est Finlandais et c'est installé à Marseille où il se dit " qu'il c'est mis au vert " après avoir développé plusieurs*

*sociétés de conception de logiciels. Pendant trois mois il va aider A. (un des résident du No Mad's Land) à mettre en place son site dédié au lieu.*

Le squat est un espace orchestrant des types spécifiques de rencontre mettant en situation des milieux sociaux qui n'ont habituellement que peu d'occasion de coïncider. A ce compte, il peut fonctionner comme lieu d'apprentissage professionnel où la "débrouille" sert aux uns à s'ajuster aux attentes des autres. Et comme "forum" où peuvent se mettre à l'épreuve certains discours sur l'avant garde artistique ou politique<sup>1</sup>.

Dans les squats transite aussi un "public" propre aux activités artistiques du lieu. Ces activités sont tenues par des intervenants locaux des mondes de l'art et par quelques artistes plus ou moins dignifiés ou marginaux qui y passent. A ce propos, il est à noter que le squat n'est pas une simple vitrine des créations du moment, mais fonctionne lui-même comme un espace d'expérimentation. Tentative s'il en est de formuler une hypothèse et de fonder en pertinence un nouveau paradigme artistique par la fusion des disciplines (art plastique, musique, danse, confection, etc.)<sup>2</sup>. Cet underground que certains taxent de snobisme est pour d'autres un mode de participation que l'on cherche à construire.

*"Le No Mad's Land est un des seuls lieux qui a fonctionné à Marseille comme milieu underground. On y voyait de tout. Il y avait beaucoup de personnes qui étaient là par choix et quand même pas mal de personnes qui étaient là par hasard. Elles se retrouvaient là dans le squat comme dans un certain snobisme ; c'est bien le squat ça fait bien. Il y a une espèce de snobisme qui est quand même que t'y es dans l'action, t'y es dans un squat. Enfin ça se mélange parce qu'il y avait plusieurs périodes mais à la fin je me rappelle avoir vraiment rencontré des personnes qui sous couvert d'être des subversifs ou des révoltés étaient SDF".*

Le lieu apparaît donc comme balayé par divers types de circulants. Chacun d'eux est pris dans des orbites de circulation spécifiques. Travellers, routards, "ravers" ou "audiences branchées" s'y croisent, parfois y cohabitent pour une soirée ou un séjour mais quoi qu'il en soit y construisent et y tiennent leur place.

*"Il y avait une dimension artistique puisqu'en fait on se trouvait quelque part à la croisée des chemins entre le nord, le sud, l'est et l'ouest et qu'il y avait des gens qui n'ont pas l'habitude du tout de se côtoyer et qui se connaissaient pas. Il y avait des hongrois, des polonais, des russes en tout quinze nationalités. Des mongols, des africains, des algériens, des anglais, des italiens, les gens n'avaient jamais rencontré d'autres personnes dans leur propre pays et ils débarquaient en France, ils débarquaient à Marseille avec leur propre vécu de la langue, de leur propre culture et là il y avait une sorte de rencontre interculturelle".*

*"C'est comme quand il y a eu les travellers qui sont venus. On avait fait déjà des fêtes et il y avait plein de ravers qui étaient venus. Eux ils sont arrivés en demandant d'organiser une "teuf" dans le No Mad's Land. On ne les*

---

<sup>1</sup> On retrouve ces notions de "Débrouille" et de "Forum" dans "Le Hobo" de N. Anderson où l'on comprend quel rôle de régulation elle joue dans l'errance propre à la Hobohème. Anderson, Nels, "Le Hobo. Sociologie du sans-abri", Nathan, Paris, 1993.

<sup>2</sup> Cette proposition n'est après tout pas si éloignée de celle proposée par des lieux comme la Friche de la Belle de mai occupée par des artistes et des associations du secteur culturel mais ayant l'avantage d'avoir un label ministère de la culture.

*connaissait pas mais c'est leur truc d'organiser des raves. Donc ils sont restés quelques jours le temps de préparer. On c'est retrouvé avec tous les ravers de la région. Il y avait peut-être 600 ou 700 personnes dans le No Mad's Land. On faisait des performances pendant qu'eux mixaient. Ça a été l'occasion. Ils sont repartis après mais leur passage a permis de voir comment ils s'y prenaient et de mettre nos pratiques en danger. On se connaissait pas et le public lui on l'a vraiment marqué ”.*

Du fait de la nature “ feuilletée ” du squat, ses occupants comme ses passants, même s'ils partagent une valorisation du lieu, voire même le constituent comme “ haut lieu ” de la nuit marseillaise ou de l'avant garde, ont tout de même à ajuster leur “ back ground ”. Point d'entente à négocier entre les logiques d'action des uns et des autres.

*“ Les personnages qui étaient dans le squat sont des personnages dérangeant. Que se soit B., moi ou les autres on a ce côté là qui fait qu'on ne demande rien à personnes ; on fait. Après il y a eu débordement par tout ces gens qui tout à coup quand il a commencé à faire froid sont arrivés, la misère. Jusqu'au mois d'octobre-novembre ça se passait bien et il y a commencé à avoir les polonais qui sont arrivés. C'était des gens de l'est qui sont venus un beau jour et qui demandaient un toit. Ils étaient pas du tout artistes mais ils savaient qu'il y avait moyen d'avoir un toit. Ils voyaient qu'on c'était bien démerdé. Ils avaient trouvé un toit, ils parlaient pas spécialement français ils sont arrivés, ils se sont servis. Les polonais par exemple, mais aussi les jeunes errants du quartier. C'était tous des situations différentes ”.*

*“ On s'engueulait souvent. Nous n'étions pas là par hasard. Les uns c'est sûr étaient là pour le toit mais les autres ils se disaient là pour créer. T. par exemple a fait parti des découvreurs du lieu. Il s'est donné à fond malgré sa jeunesse. Il n'avait peut-être pas 20 ans. Il avait déjà à se construire lui mais en plus quand ça doit se faire dans un lieu où se croise tout le monde avec tout le monde et que personne n'est vraiment responsable c'est dur. C'était pas évident. Il en a eu marre et il s'est cassé. C'est peut-être ça qu'il était venu chercher. Je ne sais pas ”.*

## **6.) L'errance comme dispositif de mobilité.**

En déplaçant le regard des positions (“ économiquement faible ”, “ sans logis ”, etc. ) et des catégories (“ SDF ”, “ jeunes errants ”, “ squatters ”, etc.) vers les relations, on voit l'errance comme un jeu de proximités prises dans l'ici et l'ailleurs spatial et social. Jeu dans lequel ces critères n'ont pas valeur de variables explicatives. Ils sont davantage en interdépendance sociable qu'en simple chaînage de causalité. Des formes d'univers relationnels se mettent en place dans la mesure des occasions fortuites et dans l'accessibilité mutuelle de chacun. Ils sont à la fois forme de mobilité et espace de capillarité.

*“ Se sont des rastas mais ils sont SDF. Ils n'ont pas un franc. Ils sont créoles. Moi aussi je suis Antillais et je les héberge quand ils sont à Marseille. Ils arrêtent pas de bouger. Quand ils sont ici je me débrouille de les prendre chez moi et de*

*chercher des gens qui sont prêts à faire pareil. Tout le monde sait qu'ils sont clean. Tu leur laisse ton appart et quand tu reviens ils ont rangé, etc. En plus je leur trouve quelques dates dans le coin parce qu'ils animent un sound system. A Paris c'est pareil ils ont leur réseau de connaissances. Ils sillonnent comme ça toute la France et ailleurs. Mais en fait ils sont SDF. C'est des jeunes entre 20 et 22 ans je les fait manger au F. (snack) où je cuisinais avant ”.*

Ces mobilités en points de chute font que cette errance s'organise en projet migratoire. Elles sont ce qui constitue des filières migratoires indexés sur celles du logement, de la fringue ou de l'alimentaire. Cette configuration fluctuante est faite de proximités souhaitées, subies ou inopinées.

**Fred quant à lui montre à voir une biographie indexée sur un parcours professionnel et résidentiel. A cette biographie vient s'agglutiner personnes et lieux par lesquels il peut minuter son errance.**

*“ Je suis arrivé à Marseille en 1989. A l'origine je suis de Perpignan ; là bas j'avais déjà passé une première fois mon bac mais je l'ai raté. Et puis pour une histoire de fille je suis venu m'installer à Marseille. Et puis aussi parce que j'avais un frère à Marseille. De toute façon je pouvais plus rester là bas. Alors tous les deux on s'est installé à Marseille. On avait les alloc et on louait sans le dire à la copine de mon frère. Donc on s'arrangeait sur les loyers. C'était un petit studio rue L. dans le centre ville. J'ai passé le bac. Je l'ai eu mais au même moment je me suis séparé de ma copine. Pendant un an je suis resté sans rien faire dans l'appart qu'occupaient mon frère et sa copine qui là étaient partis à l'étranger. Donc là je payais pas de loyer. Au bout d'un moment j'avais plus trop de fric ça fait qu'en fait par un copain qui faisait des gâches j'ai pu m'enquiller. Pendant quelques mois j'ai travaillé au black et j'avais la maison.*

*Quand ils sont revenus je suis resté un moment. Je me rappelle plus bien mais sûrement le temps de trouver un plan. J'avais un peu de fric du boulot de manut mais pas de quoi passer longtemps. Finalement je m'en suis sorti grâce à mon meilleur pote. Lui aussi il est de Perpignan. On a grandi ensemble dans le même immeuble avant que sa mère elle déménage au centre ville. Lui était à Nice, il faisait une deuxième première année de fac d'Italien. Ça fait que dans la semaine je me suis retrouvé à Nice chez lui. Il avait avec sa nana un appart dans le vieux Nice. Il y avait une chambre pour eux et une pour moi. La terrasse et tout. C'est là que j'ai rencontré B. qui avait un appart. Je ne me rappelle plus où dans Nice. Il était à la fac et il dealait pour se faire des sous. On avait pas un flesh et sur le moment ça a été la facilité. Alors on était au réfectoire et on vendait. Au bout de six mois, ça devait être vers début 92 on a plus eu de fric pour payer l'appart. La copine de F. est repartie chez ses parents à Perpignan et tous les trois avec F. et B. on a trouvé un appart vide un peu plus loin du centre. Là on a squatté jusqu'à l'été. On faisait les raves et on vendait des “ exta ”. Des “ Asterix ” à l'époque. On délirait pas mal mais l'appart au bout d'un moment c'était n'importe quoi. Il y avait pas mal de monde qui passait. Il y avait des mecs qui gobaient là et qui squattaient. Moi je trouvais que ça commencé pas mal à sentir le cramé. J'ai craqué un matin où en me levant j'ai trouvé deux seringues dans la poubelle de la cuisine. Là c'était trop. J'ai appelé mon frère pour voir s'il pouvait m'héberger et je crois que je suis parti dans la journée. On c'est embrouillé et je me suis cassé*

*chez mon frère à Marseille. Toute manière ça a mal fini. F. s'est barré peu de temps après et puis il y a eu une descente et B. c'est fait embarquer.*

*Et donc ton retour à Marseille ?*

*C'était pendant l'été 92. J'ai passé deux mois chez mon frère. Là il était dans une cité de Marseille-Nord. Il y avait un mois où ils n'étaient pas là. Pendant l'été j'ai trouvé un boulot de vigile dans une société de gardiennage. J'étais à l'hôpital de la Timone. C'était trop loin. Il y avait une heure et demi de trajet parce qu'il y avait que les bus de nuit. Enfin là il y a eu un mec de Perpignan que j'avais rencontré à Nice par mon pote (F.) mais que je ne connaissais pas de Perpignan qui m'a téléphoné pour me dire qu'il débarquait à Marseille. Je l'ai reçu chez mon frère et de septembre à novembre 92 j'ai été avec M. en hôtel meublé. C'était rue de la P. vers Saint Fé. Pendant ce temps c'est mon frère qui s'est arrangé avec un pote à lui qui était en train de refaire un appart à Bellevue. Le mec c'était un peu un fou, il était bizarre. Il nous a loué l'appart et là pareil M. lui il a rien branlé. Il bossait pas, il faisait rien à part bouffer et fumer des joints. Il était cool mais moi je faisais les nuits, je bossais et je me tapais tout. Le fric c'était moi, les courses et tout. Au bout de six mois je me suis arrangé avec le patron pour qu'il me licencie et que je puisse toucher le chômage. Au bout de quelques mois on a commencé par payer le loyer en retard et puis plus du tout. En plus on avait fait une inondation et l'appart d'à côté avait brûlé. C'était un immeuble de fous. Ça fait que vers juin 93 je suis rentré chez ma mère à Perpignan et je vivais chez elle. En août par un oncle j'ai trouvé un boulot de deux mois à la CAF de Marseille. Je suis revenu à Marseille. Au début j'habitais au à Toulon chez mon oncle et je venais travailler à Marseille avec sa voiture. En septembre quand F. mon pote m'a dit qu'il se réinscrivait à la fac à Nice pour y arriver j'ai fait pareil à Aix. Ça fait que je me suis inscrit en octobre et en même temps j'ai demandé le RMI sans rien dire à l'assistante sociale. Je me suis inscrit en géo.*

*J'avais les alloc et le RMI ça faisait pas lourd mais j'étais à la fac, j'apprenais. Et là le coup de bol ; je demande un poste de pion et on me le donne. Je me suis battu mais je l'ai eu. C'était en octobre 94. Et là j'ai fait 2<sup>ème</sup>, 3<sup>ème</sup> et 4<sup>ème</sup> année. 94-95 j'ai habité à Aix, 95-96 je suis redescendu à Marseille. 96-97 pour la maîtrise j'étais encore à Marseille. Là je louais des appartements. Là l'été 97 j'avais deux mois de congés payés et je suis partie avec une bagnole qu'on m'a prêté en Europe du Nord et en revenant je savais plus quoi faire je me sentais pas de chercher du boulot et j'étais chez moi. Je m'étais réinscrit pour la maîtrise pour avoir le poste de pion mais j'avais pas envie de la faire. Au bout d'un moment c'est F. qui m'a appelé. Il voulait partir à Londres pour se perfectionner en Anglais. Il avait un plan avec une amie à lui qui travaillait dans un restaurant de luxe et qui lui prêtait son appart pour deux mois. Le plan c'était que je monte avec lui et que je me démerde. Et c'est parti. Je l'ai suivi à Londres. On a pas mal galéré mais là bas tu trouves facilement des petits boulots de merde. Lui il faisait coursier 10 ou 12 heures par jour et il louait même la moto à la société de coursiers. Moi j'avais trouvé un boulot dans le restau où bossait sa copine. J'étais en cuisine et je pelais les légumes toute la journée. Après j'ai trouvé un boulot dans une école de français. Je gardais des enfants de 5-6 ans et je devais leur parler en français. Je m'en foutais, j'étais pas là pour apprendre la langue. On bossait on avait une maison.*

*Tu es revenu quand de Londres ?*

*En septembre 98. Parce qu'en fait là bas c'était trop la galère. Avec ces boulots on avait pas de vie. Tu travailles et tu rentres dormir. En septembre je suis revenu à Marseille et j'ai démissionné du poste de pion. Je me suis retrouvé au RMI. J'ai repris un petit studio à Marseille près de la Plaine et là tous les soirs c'était apéro au Bar M. avec des collègues que je me faisais comme ça. Ça a duré un an, toute une saison et là j'ai cru que je devenais fou. Je me suis dit " si tu postule pour une école qui est dans les îles alors tu pourra te casser de là ". Et c'est ce que j'ai fait. C'était une école de management. Comme j'avais une licence je pouvais postuler et ils m'ont pris. J'étais au RMI et je me suis dit c'est parti. Et je suis parti à la Réunion et je me suis retrouvé à habiter dans un quartier de fou, dans une chambre meublée complètement pourrie. Un ou deux mois après y a un mec avec qui j'étais à la formation qui m'a parlé d'un appart qu'il occupait avec deux autres personnes dans un immeuble en chantier. Il y avait une des deux personnes qui c'était barrée et je pouvais la remplacer. Je me suis installé et en fait ils squattaient un appart dans un immeuble en chantier mais le chantier était arrêté. Alors on avait tout ce qu'il fallait : l'électricité qui était encore alimentée, la vue sur la mer, la méga terrasse etc. Tous les trois on ne se fréquentait pas. Il n'y avait rien de commun. On se croisait et des fois on buvait un coup ensemble. Je suis revenu à Marseille. Pour l'instant je suis chez mon frère qui maintenant est au centre ville. Il y a peut être un mec que je connaissais du Bar M. qui va m'installer chez lui. Il squatte un premier étage de maison aux Caillols ”.*

Les rapports noués dans l'errance comme filière migratoire font que les personnes en situation précaire transforment l'espace en l'organisant à différentes échelles territoriales. L'errance donne à voir un espace construit plus ou moins lâche et labile dont l'assiette urbaine est sans cesse débordée par un grand nombre de personnes (sans-abri, squatters, hébergés d'urgence, voyageurs, etc.) et d'activités spécifiques (déplacement, manche, squat, etc.). C'est en cela que l'errance est un registre d'action vis à vis duquel l'espace n'est pas le simple reflet de pratiques marginales ou marginalisantes de la mobilité. L'errance est la mise en œuvre plus ou moins efficace de moyens, qui une fois mis en place, permettent de faire lieux et lien, parcours et circuits.

Cette errance est faite de personnes et de choses agencées d'une certaine façon et c'est en cela que l'on peut dire qu'elles font dispositif de mobilité. Dispositif dont la double contrainte - celle d'abord des actions des diverses parties prenantes (acteurs associatifs, institutions, squatters, etc.) qui se renouvellent sans cesse, puis celle des contextes qui s'y construisent comme cadre de la circulation - fait milieu au sens où elle fait partage<sup>1</sup>.

On peut alors repérer des interactions qui se nouent en dispositifs autour de tel ou tel des enjeux de l'errance (l'habillement, le logement, l'alimentaire, le réglementaire, le médical, etc.).

*“ Je suis musicien. Ça fait quatre ou cinq ans que je galère pas mal. Pour bouffer c'est d'abord un pote un peu plus âgé qui m'a branché avec une association qui fait des Blind-test pour des produits alimentaires. Alors un coup se sont des yaourts et un autre du hachis. Maintenant ils me connaissent et savent que je m'y connais en bouffe et comme ils savent aussi ma situation ils me laissent finir de*

---

<sup>1</sup> Partage de dispositifs de mobilité tout comme accommodement des positions de sédentarité.

*manger tranquille. Le soir c'est un autre pote qui m'a emmené aux Réformés pour la soupe à six heures. Autrement c'est une chorba à 5 francs dans les snacks de Noailles ou Belsunce. Quand je suis arrivé à Marseille je ne connaissais pas tous ces plans donc c'est en rencontrant L. et Dédé que j'ai pu me faire ces repères. Avec eux on essaye de s'en sortir ”.*

Sans-abri, artistes sans logement, voyageurs, jeunes errants : sont ceux que l'institution spécifie et contribue à construire comme mythe catégorisant : le SDF. Les mécanismes de labellisation ou de filtrage sont cette spirale de l'institution qui procèdent comme traitement indifférencié de ceux que l'errance comme ressource tend à qualifier. Meilleure façon d'occulter cette ressource fluctuante, sorte de configuration de liens (ce peut être sur le mode de l'approvisionnement, du déplacement, etc.) qui “ unissent ” la personne aux autres.

### **7.) Les filières de l'errance.**

L'errance comme unité d'observation ne résisterait pas à l'imbrication des diverses populations qui la peuplent. Sa mixité fait que l'on ne peut pas travailler sur une unité homogène de population. En revanche, considérée en tant que cadres, contextes, situations où s'ajustent diverses logiques d'acteurs privés et publics, on entrevoit les diverses échelles de temps et d'espace qu'elle met en jeu et où se combinent de multiples processus

Ce dispositif de mobilité est une forme de coprésences et d'ajustements dont procède l'errance. Elle n'est pas une simple série de positions données au hasard mais s'enchaîne en un ordre intelligible.

Son “ expansion urbaine<sup>1</sup> ”, prise dans une sorte de politique du débordement, se fait certes d'abord par le centre ville. Mais sans cesse change de base et outrepassa les limites des espaces centraux dans lesquels les dispositifs assistanciers visent à la polariser. Ces débordements expliquent les effets de zones concentriques<sup>2</sup> que l'on voit se dessiner dans le centre-ville de Marseille. Ces zones, l'errance les remplit d'un contenu dépendant des contextes, des situations et des cadres selon lesquels elle s'y dessine. Ce contenu se sont les rencontres et les circulations des hommes et des informations dans des configurations et des constellations fluctuantes des rapports sociaux. Ce que nous nous proposons d'appeler filières. Ces filières sont celles de la “ bouffe ”, du logement comme celles de la drogue ou de l'assistanciel qui se déroulent le long des relations qui se font et se défont.

Ces filières montrent donc à voir une certaine collégialité de l'errance au sens de soutenue par les incessantes rencontres fortuites ou les relations plus stables dont procèdent les circulants pour “ faire face ”. Dans la semi-confidentialité<sup>3</sup> de ces relations se construisent des ressources (manières d'habiter, de s'alimenter, de se chauffer, de se reposer, etc.) et s'identifient des personnes. Eventuellement dans cette collégialité transitent des informations et des savoirs expérimentés.

---

<sup>1</sup> Park, Robert E., Burgess Ernest W., in “ *L'Ecole de Chicago. Naissance de l'écologie urbaine* ”, Aubier, Lunraï, 1995.

<sup>2</sup> Cf carte en annexe de Marine Vassort : « Périmètres des équipes mobiles ».

<sup>3</sup> Semi-confidentialité qui ressort finalement plus d'un déficit d'attention de notre part.

Les ajustements qui se négocient dans l'errance (pouvoir garder un appartement, entretenir un réseau de collègues, garantir sa place en CHRS, etc.) concourent à faire du logement comme de l'alimentaire ou de l'habillement une affaire à plusieurs. Alors qu'on imagine l'exclusion seulement comme un procès uniforme de mise à l'index, se font jour des itinéraires contrastés qui peuvent ne pas suivre les cheminements de la " désaffiliation " et de la " disqualification " pour épouser des logiques propres à l'errance. Celle d'un maintien des biographies indexés sur des logiques de filières.

D'un côté, l'errance est ancrée sur du local (où l'on prend ses marques). C'est à dire dans du territoire où l'on procède de voisinages (dispositif assistanciel ou squat) pouvant servir de cadre d'expérience. D'un autre, elle est déracinée, fonctionnant au long cours (interdépendances collégiales) et d'une façon ou d'une autre à l'hétérogénéité des rencontres. C'est cette idée qui transparait déjà dans le Hobo de N. Anderson. Cette tension entre " le wonderlust " comme attrait du voyage, de l'errance, du départ toujours renouvelé et de " la hobohème " ayant ses marques dans le centre ville.

#### **8.) Premiers éléments de conclusion :**

Le discours des travailleurs sociaux valorise la sédentarisation des errants. Il véhicule l'idée selon laquelle pour intégrer les errants, il faut les sédentariser. Ce discours courant sur l'errance s'indexe la plupart du temps sur celui psychologique des raisons et des effets destructeurs de la mobilité de ces personnes sans lieux. Rhétorique qui marque l'impossibilité d'intégration comme celle de l'accession à un logement.

Au delà du discours, ressort un paradoxe de l'action publique. D'un côté elle vise à fixer, dénombrer et cartographier les populations errantes et d'un autre, dès qu'elles se sédentarisent (en squat ou en abris de rue), elle n'a de cesse de les faire bouger. Alors se pose la question de savoir si à ces populations peuvent correspondre des modes de sédentarisation légitimes. Et ce d'autant plus lorsque l'on sait que ces circuits du logement, de l'alimentaire ou du vestimentaire sont les occasions multiples desquelles l'errant doit " faire le tour " pour éviter la stagnation dans les lieux de l'assistanciel ou de l'informel.

***PARCOURS ET CIRCUITS COMME “ RONDE JOURNALIERE ”.***

“ Une surface n’est pas seulement une composition géométrique de lignes. C’est une forme de partage du sensible ”.

J. Rancière. *Le partage du sensible. Esthétique et politique.* p. 19.

## **1.) Introduction**

Indexer les déplacements des plus précaires sur des bases cognitives et affectives est-elle la seule façon de parler de leur circulation ? Pour notre part, nous pensons qu'il n'y a pas d'insertion sociale du fait d'un apprentissage des déplacements urbains ou d'acquisition de compétences spatiales. Si tel était le cas, ces compétences finiraient par assurer un accès aux dispositifs d'assistance et une sortie honorable des " prisons de la misère<sup>1</sup>". A ce compte, le circulant des centres-villes ferait figure de " favorisé " par l'exemplarité de ses savoirs spatiaux. La prétention à la mobilité se réglerait alors sur les " origines " ou les " statuts " de chacun.

Aborder la question des bases de l'errance en pensant la circulation comme situation sans cesse négociée contribue à voir les dispositifs de mobilité procéder par appuis successifs. Mobilité donc et non pas déshérence. Reste à déterminer comment les circulants les plus précaires arrivent plus ou moins à personnaliser leur circulation. C'est à dire comment ils peuplent leur cheminement de rencontres, de compagnons de route ou des guichets de l'assistance.

## **2.) Le squat comme régulation des mobilités précaires.**

Au vue de son extension urbaine, on pourrait penser que le dispositif assistanciel marseillais tend à sédimenter la pauvreté dans le centre. Ce serait alors dire qu'il donne à lui seul forme aux itinéraires intra ou trans-urbain. Pourtant, l'espace urbain est " composé " même par les plus mobiles et ce, de manière spécifique. Il y a de l'inscription et du cheminement dans la ville.

Cette errance est celle des populations différenciées (routards, squatters, jeunes errants, etc.) qui ont à coexister et interagir dans l'espace vu comme croisement entre lieux, parcours et circuit. Comment alors différencier parcours et circuits ?

Adopter l'institution ou l'informalité des squats comme critères discriminants pose problème. En effet travailler autour de cette dichotomie amène à séparer artificiellement des choses qui ne le sont pas dans la réalité. Ce serait renverser les procédés selon lesquels l'errance se construit comme dispositif de mobilité. On raterait à coup sûr ce qu'elle a d'endogène, en d'autres termes, les arrangements plus ou moins stables ou plus ou moins durables dont elle procède.

### **Entretiens de rue ; soupe de rue sur une place publique du centre-ville marseillais :**

*X. : Il existe des communautés religieuses, des associations et des services municipaux qui distribuent de la nourriture pour pas cher. C'est gratuit ou contre une pincée de francs dans le pire des cas. Mais sais-tu où ils sont installés ? Quelles en sont les conditions d'accès ? Les horaires ? Les jours de fermeture ? Pour savoir, il faut demander.*

---

<sup>1</sup> Wacquant Loïc, " Les prisons de la misère ", Raisons d'Agir, Paris, 1999.

G. : A qui ?

X. : Et bien à ceux qui savent.

G. : Pas aux services sociaux ?

X. : Pas aux services sociaux, ils sont pas au courant des changements, mais les collègues le sont.

G. : C'est qui ces collègues ?

X. : C'est ceux que tu finis par connaître à force de les croiser tout au long des bureaux que tu visites régulièrement. Mais tu sais la distribution de nourriture, gratuite ou pour le franc symbolique, n'est pas destinée à te sortir de la misère mais à te permettre d'y vivre. C'est pareil pour la distribution des vêtements ou pour les services médicaux.

G. : Et toi ça t'es arrivé de rencarder d'autres personnes ?

X. : Probable que cela à dû m'arriver de servir aussi de guide. C'est qu'il vaut mieux être accompagné des fois. Suis la manœuvre et surtout ne réfléchis pas, cela t'évitera de paniquer au dernier moment quand il faut tendre la main. Parce qu'on a beau dire, ce n'est pas si facile que ça de tendre la main. Surtout pour obtenir quelque chose d'aussi chargé de symboles que la nourriture. Celui qui n'est même pas capable d'assurer sa gamelle n'est pas un Homme. Il n'est rien.

En partant des lieux, qu'ils ressortent de l'institué ou de l'informel, nous ne ferions qu'entrevoir l'errance à travers le miroir des espaces urbains. A la fois prise dans l'absence de formes urbaines et dans la profusion des formes sociales qu'attribue l'institution. D'ailleurs, la notion d'institué exclue t-elle le squat comme instance possible de régulation ? D'autant plus que nous avons vu que le squat (qu'il soit artistique, d'activité, etc.) est aussi un espace de croisement des circuits et des parcours. En d'autres termes, tout comme l'institué, il joue pleinement son rôle de régulation des échanges (ceux indexés sur l'approvisionnement ou le déplacement). Il qualifie, redistribue et contrôle la coexistence entre des individus ou des groupes.

### **Comment le squat est mobilisé différemment et sert de régulation : “ Ber ” et “ Caro ” un jeune couple de réalisateur**

*Ber : Nous sommes arrivés au No Mad's Land pour monter un atelier vidéo. C'était un peu le délire au début. Les gens étaient là dans une visée artistique et ça marchait pas mal. Nous on a filmé des soirées là bas, des performances. Ça nous a permis surtout d'arriver à Marseille. On était de Nantes et on arrivait sans connaître personne ici. Le gros problème c'est que non seulement il nous fallait un appart mais en plus un atelier pour pouvoir travailler le montage des documentaires.*

*Et ensuite ?*

*Caro : Ensuite on c'est barré parce que le lieu tournait au n'importe quoi. Alors je ne jette pas la pierre parce qu'il nous a permis de nous poser ce lieu. Il a un peu fait base arrière mais on est parti.*

*Pour aller où ?*

*Caro. : Dans notre appart actuel.*

Les travaux des théoriciens de l'école de Chicago se sont beaucoup intéressés à la ville comme agencement d'activités et de groupes humains interdépendants. Toute l'énigme

consiste alors à savoir comment se stabilisent et se solidifient les relais dont procède l'errance. Ces derniers étant nécessaires pour assurer une continuité dans l'hébergement, la fringue ou l'alimentaire.

Ces dispositifs de mobilité sont pris dans des centralités de proximités (entre les diverses formes de l'errance) et en même temps sensibles à des effets de localisation/délocalisation.

### **“ Ber ” et “ Caro ” suite.**

*Mais alors qu'est ce que vous faites au C.O.L.O.R. ?*

*Ber : Là on y habite pas. C'est N. avec qui ont travaillé depuis trois ans qui connaît Y. qui fait parti des travailleurs qui ont ouvert le lieu. Il remonte un documentaire que l'on a réalisé et qui va être diffusé sur une chaîne pirate en Hollande. Il a les contacts. N. le connaît parce qu'on leur a passé du matos pour des soirées qu'ils faisaient à C.O.L.O.R.*

*Et l'huilerie ?*

*Caro. : Là c'est pareil on y réside pas. On y a fait les deux journées d'information sur les prisons parce qu'au départ on devait les faire dans les locaux d'une autre association mais qui s'est désistée. Alors comme N. et K. y traînent on leur a demandé de le faire dans le squat et ils ont marché.*

L'errance polarise donc des flux (hommes, lieux, déplacements, institutions, etc.) qui la connecte aux différentes échelles du territoire. C'est en cela qu'elle fait centre : dans ces modes d'inscription spatiale et sociale elle met en place diverses formes d'attraction, de rayonnement et de domination (quand elle privatise de l'espace) qui rythment son devenir.

### **William : gardien de chat.**

*Là je reviens de Montpellier. J'ai mis 7 heures pour revenir de là bas en stop. Mais avec la tête que j'ai c'est un record. Je reviens des vendanges de gris dans le Roussillon. Avant ça j'ai fait les fruits en Espagne et dans la Vallée de la Garonne. En fait je fais ça tous les étés, y a des trucs à ramasser pendant 4-5 mois si tu pars de l'Espagne. Enfin là je passe quelques jours chez une amie pour lui garder son chat et après je pars dans le Nord en Champagne et puis en Alsace. Là bas je fais tirer la saison. Ils vendangent tardivement.*

*Garder des chats ?*

*C'est un bon plan si tu connais des nanas qui ont des chats parce que quand elles partent tu peux leur garder l'animal et là tu as l'appart tranquille.*

*Comment tu les rencontres ?*

*C'est mon métier : gardien de chat. Tout le monde le sais ici à la terrasse de l'Estaminet. Je suis connu ici et on sait qu'on peut me faire confiance. Les gens le savent et ils se le disent. En plus comme je suis tout le temps là quand je suis sur Marseille je connais toutes les habituées.*

*Mais l'hiver il n'y a ni vendanges ni vacances longues.*

*C'est vrai mais là je fais comme les travailleurs. J'achète un camion avec le fric de fin de saison et je dors dedans. Souvent je tourne dans Marseille pour être tranquille. Mais je suis souvent garé à la Plaine. Et puis l'hiver à Marseille tu peux trouver pour manger et te doucher dans des associations ou dans des plans comme les hammans.*

*Et après la saison ?*

*Là je revends le camion et ça me fait des tunes pour repartir faire les saisons.*

### **3.) L'errance comme espace de continuité biographique.**

Parler de parcours ou de circuit ne préjuge donc ni du degré de maîtrise que les personnes exercent sur leur mobilité ni même, des ressources qu'elles peuvent mobiliser. En revanche, ces mobilités ont un sens et peuvent être décrites à mi-chemin entre des logiques d'acteurs et des déterminants structurels. L'errance est donc à chercher dans cette marge de liberté pour le moins versatile que les circulants les plus précaires tachent d'aménager chaque jour, parfois avec le plus grand mal.

#### **Entretien de rue.**

*Tu débarques dans une ville inconnue en touriste et tu ne sais pas où dormir ? Asile de nuit ! Rien que le nom te fera rester quelques nuits de plus dehors. Si tu te perds et que tu demandes le CHRS, tu n'es pas près d'arriver parce que c'est l'asile de nuit que tout le quartier connaît. Très vite tu as un problème : les autres. Tous ces mecs qui s'avancent comme toi vers l'entrée. Tu te dis que tu ne peux pas aller avec eux. Alors tu passes devant l'entrée et encore une nuit à dormir dehors.*

#### **Entretien de rue.**

*La concentration sur un même espace de personnes venant d'horizons multiples permet de prendre conscience des différents parcours pouvant mener à la rue. Curiosité pour oser regarder plus loin que le bord de son assiette. Patience pour laisser l'autre redécouvrir la confiance envers autrui. Jusqu'à ce qu'il raconte sa vraie vie. Ça demande du temps, mais du temps tu pourrais en revendre.*

A forcer le regard, on ne verra à travers les parcours qu'une suite de statuts sociaux corrélés à des étapes spatiales. Pour le coup, on ne saura pas en quoi l'errance est toujours un compromis renégocié dans l'aller-retour permanent entre institué/informel.

Procéder de la sorte, c'est comprendre l'errance comme un continuum de relations. Les dissimulations (dont on accuse souvent celui qui demande la charité) et les catégories (distribuées par l'administration) constitueraient un pôle aux antipodes duquel se situerait l'entre-soi identitaire (par exemple celui que l'on imagine à propos du squat). A l'inverse, envisager ce dispositif de mobilité comme relayé par des contacts qui ont lieu sous une forme plus ou moins durable, c'est comprendre comment il se caractérise par la diversité des identités, des rôles et des mondes à traverser pour "faire face". On s'y croise et on y interagit d'une manière ou d'une autre pour affronter les situations de précarité.

## Notes autour de repas publics sur une place du centre ville : espaces de chevauchement des catégories et des populations.

*Le mardi 10.01.00.*

*18 heures.*

*Depuis une demi heure, X est arrivé. Lunettes de soleil et sacoche à l'épaule ; il attend en faisant les cents pas sur la place. De façon quasi mécanique la Kangoo de l'association caritative se gare, un homme, la quarantaine, sort et lui serre la main. Ensembles ils commencent à s'activer. L'air affairé ils récupèrent deux tables sur la terrasse de la " Brasserie de la place ". C'est un accord tacite avec le gérant de l'établissement.*

*Pour l'instant peu de monde. Une femme, quarante cinq ans environ, se joint à l'équipe. Les glacières débordantes de soupe sont descendues du véhicule et disposées sur les tables.*

*Les deux tables sont disposées entre deux arbres. Face à elles, l'entrée d'une station de Métro. Cette place est traversée par nombre de personnes qui sortent du bureau. Nous sommes en plein centre ville de Marseille. Peu à peu dans le flux des passant certains s'arrêtent sur les " bords ". Assis sur les jardinières ou accoudés à l'entrée de la bouche de métro. Les gens passent sans avoir l'air de prêter attention à ce qui se trame sous leur yeux.*

*20 minutes sont passées. Environ cinquante personnes sont maintenant réunies. Par groupe de deux ou trois on discute des derniers avatars de la " machine administrative ". Seul, on lie facilement conversation avec ses voisins.*

*Jacques est là tous les soirs. Il a 28 ans. Rmiste depuis trois ans il passe de petits boulots en petits boulots. Le repas est distribué à proximité de chez lui. " Tu sais c'est un peu un appoint ce repas..., avec mon RMI et un peu des gâches je pourrais me payer un sandwich..., je dis pas que j'exploite mais..., enfin j'en ai besoin..., et puis si tu discute tu verras que pour la plupart des gens ici c'est le même cas ".*

*Plus loin un couple avec une poussette. Ils serrent la main de X. et celle de Y. ils se mettent à discuter. Une femme, membre de l'association caritative, converse avec trois jeunes. 14-15 ans environ. Eux aussi n'habitent pas loin. Dans le quartier de Belsunce.*

*Autour des glacières l'odeur de la soupe se répand. Les passants ne peuvent plus que noter l'événement. Ils détournent leur chemin. Les conversations se sont nouées entre les convives. Formant comme une bulle. Espace de restauration à l'usage des " précaires " mais aussi plate-forme de sociabilités.*

*Avec le premier service, la patrouille de la police municipale fait son entrée. Tout le monde s'écarte, le véhicule se gare. Le dispositif est au complet. Un des membres de l'association demande aux gens de s'organiser en file d'attente. Tout le monde s'exécute. Devant moi, un homme, la quarantaine, prend à partie sa voisine. Il semble agacé par la longueur du service. Il est rapidement recadré*

*par un des membres de l'association. Il reprend dans le calme sa place dans le rang.*

*Une fois servi chacun retourne à ses conversations. Certains restent droit, d'autres, sont assis sur la fontaine. Une certaine convivialité s'installe. M. mange ici tous les soirs. Pour agrémenter le repas, elle apporte des compléments. K., lui, "s'apporte un demi de vin". Autour du repas des relations se tissent. Il devient le support de sociabilités de proximité. Chacun y va de son commentaire. On discute autour de La Provence. Les membres de l'association en bons hôtes, font le tour des groupes.*

*Le deuxième service arrive. La file d'attente se réorganise. Chacun récupère son assiette et du pain puis retourne vaquer à ses occupations. Les conversations reprennent.*

*19 heures.*

*"Rabe". D'un geste ample G., de l'Arche de Noël, rappelle tout le monde. Quelques instant plus tard, en même temps que le café, les personnes récupèrent le reste de pain pour le lendemain.*

*Le repas est terminé. Les gens ne se dispersent pas de suite ; on fini de discuter café à la main ou l'on fini de manger. On prend le temps. C'est un moment "privilegié". L'heure du rendez-vous est su de "tous", le mot passe de bouche à oreille. L'absence de retardataires met en évidence cette régularité des usagers.*

*Vers 19.20, tout le monde se disperse. Certains rentrent chez eux. Un homme, la cinquantaine, regagne sa chambre meublée rue Curiol ; un autre dans le quartier de l'Opéra. Le vendeur de peluches, posté à l'entrée du métro, qui était venu partager ce repas, retourne à son commerce. Trois hommes, équipés de sacs à dos, sont les seuls à rester sur la place longtemps après que tout le monde soit parti.*

*Le jeudi 02/03/00*

*Quelques repas de plus ont suffit à rencontrer d'autres personnes. A. et B. vivent ensemble dans un hôtel meublé du Chapitre. Ils sont toute la journée à l'entrée d'un bureau de poste des Réformés, ils servent de groom. Contre "la pièce" ils accompagnent l'entrée et la sortie des usagers. Tous les soirs ou presque ils sont au rendez-vous. Pour eux, il est possible d'assurer le paiement du loyer mais pas forcément les "à côté". Donc des initiatives comme celle de "l'Arche de Noël" leur permettent d'alléger leurs dépenses.*

*T. est un routard. Depuis 15 ans il sillonne la France et son pourtour européen. Avec ses trois bergers Allemands, il se déplace en train. En ce moment il est à Marseille.*

*R. a 30 ans. Il marche avec une canne. Il habite sur la place du général de Gaulle. Il redescend la Canebière en compagnie d'un jeune, 25 ans environ, qui habite au Panier.*

*L'Homme au bonnet habite dans un meublé de l'opéra. Chaque soir il promène son caniche sur le place Charles de Gaulle.*

*Ce soir deux voitures de la police municipale sont présentes sur les lieux.*

*Parmi les pensionnaires deux sœurs (" Petites sœurs des pauvres " domiciliés rue de Crimée dans le centre ville). Elles restent entre elles. Elles prennent le temps de venir " au cas où ". elles ne cherchent pas particulièrement le contact. Se sont quelques-uns des accoutumés qui viennent à leur rencontre.*

*Pendant le premier service, un homme, la quarantaine, quelques exemplaires de Macadam Journal entre les bras, s'approche de la file d'attente en titubant. Il se contorsionne dans tous les sens ; il " baragouine " dans une langue décousue. Parmi nous personne ne réagit autrement que verbalement dans un ton compatissant. L'homme passe ; ne dérange personne. Il s'éloigne en devenant l'objet des conversations. " Comment peut-on en arriver là... ", " sûrement plus vite qu'on le croit " conclut une dame devant moi. En tout état de cause la symbolique de la scène ne reste pas sans échos.*

C'est de ce point de vue que l'individu accepte ou rejette les occasions qui s'offrent à lui d'être associé ou non à une " catégorie stigmatisée ". De ce fait nous préférons substituer au terme de " carrière " <sup>1</sup> souvent envisagé dans l'hypothèse de la " désaffiliation " et de la " disqualification sociale " <sup>2</sup>, celui de " cycle d'affiliation ". Non pas que nous brandissions la figure mythique du pauvre heureux mais bien plutôt que nous essayions de comprendre la " vacillation " avec laquelle l'individu " soutient ", " s'identifie " et " participe " plus ou moins à une " catégorie stigmatisée " <sup>3</sup>.

## Parcours

*" Il y a longtemps que je circule sans me demander ou avoir le réflexe d'attendre qu'une expérience m'apporte, c'est comme ça que je le vis. Un peu comme une continuation éphémère. Je me sens ni possédé ni acquéreur mais ceci dit le lieu même du No Mad's il a eu un vécu là ".*

### 4.) " Ronde journalière ".

---

<sup>1</sup> Si nous devons tout de même en passer par cette notion nous choisirions la définition proposée par Howard S. Becker qui nous semble la plus satisfaisante : " La carrière désigne les facteurs dont dépend la mobilité d'une position à une autre, c'est à dire aussi bien les faits objectifs relevant de la structure sociale que les changements dans les perspectives, les motivations et les désirs de l'individu ". Becker, Howard S., " Outsiders. Etudes de sociologie de la déviance ", Métailié, Saint-Armand-Montrond, 1995. p.47

<sup>2</sup> Castel, Robert, " Les métamorphoses de la question sociale ", Fayard, Paris, 1995.

<sup>3</sup> Goffman, Erving, " Stigmate ", Editions de Minuit, Paris, 1975. p. 52.

Si l'errance suscite des effets de centralité elle n'en reste pas moins en proie au stigmat. Elle est toujours condamnée comme forme de mobilité marginale par la société civile. A la fois bien fondée de l'assistance et première cible de la répression du politique (Brigade de Ramassage des Clochards à Marseille ou dans d'autres villes arrêtés anti-mendicité).

Malgré tout, l'individu peut arriver à maintenir une identité entre les occasions qui lui sont offertes de faire lien et les mécanismes institutionnels de gestion spatiale et sociale de l'errance auxquels il est confronté. Ces contextes (les plus étales ou éparses soient ils) peuvent finir par faire cadre à ce dispositif de mobilité que représente l'errance. Ils sont ceux qu'évoquait E. Goffman lorsqu'il parlait de "ronde journalière"<sup>1</sup>.

" Cette ronde journalière représente ici un concept-clé, car c'est elle qui relie l'individu à ses diverses situations sociales. Il s'ensuit qu'on ne saurait l'étudier sans une intention précise, sans chercher à découvrir une réalité définie : si l'individu est une personne discréditée, le cycle des événements ordinaires qui limitent son acceptation par la société ; s'il est discréditable, les difficultés qu'il éprouve à contrôler l'information sur lui-même"<sup>2</sup>. Alors toute la finesse du travail de maintien de l'identité des circulants les plus précaires consiste à jouer entre un moi discrédité (dont la figure du routard est paroxystique) et un moi discréditable (par exemple le squatter dont rien ne laisse présager de sa situation pour peu qu'il en contrôle la publicité).

### **Entretien de rue. Canebière hiver 2000 :**

*Lucien a 20 ans. Il est par intermittence en mission intérim. Il compte sur l'adresse de sa mère pour recevoir les paiements. Mais il ne peut pas y résider réellement.*

*Elle est dans un appartement deux pièces avec ses deux petits frères. Alors il fait les hôtels meublés et les centres d'accueil. Même s'il arrive parfois à s'approcher d'un S.M.I.C. il n'accède pas à la stabilité d'un logement.*

*" Tu sais les AS elles ont des enveloppes sous le coude : logement et fric. Mais j'ai l'impression qu'on ne peut pas tirer dessus tout le temps. Elles font tourner. Je suis pas le seul sûrement à avoir une adresse mais pas vraiment de domicile. Au boulot je travaille jamais au même endroit et je cache mes problème de maison parce que pour les gens tu es vite un SDF mais moi c'est plus compliqué. Les AS c'est pareil souvent je leur cache que je travaille parce qu'elles ne comprennent pas. Elles risquent de faire moins une priorité de moi "*

### **Un artiste en intermittence.**

*" Je suis intermittent du spectacle et tu sais un dossier d'intermittent ça ne suffit pas à une agence pour te louer un appartement donc je suis un artiste à la rue. Là je cherche un appartement mais en attendant je fais de copains en copains ou je dors dans un lieu de spectacle auquel je participe "*

Cette notion de "ronde journalière" comme biographie possible pour les plus stigmatisés des circulants est le fondement de l'errance comme projet migratoire. " Aussi

---

<sup>1</sup> Goffman, Erving, *op. cit.*, p. 69, p.90 et p. 112.

<sup>2</sup> Goffman, Erving, *op. cit.*, p. 112

scélérat que soit un homme, aussi menteuse et secrète ou bien décousue et capricieuse que soit son existence, ses actes dans leur réalité ne sauraient se révéler entièrement contradictoires ni disjoints les uns des autres. Remarquons que cette unicité globale du déroulement de l'existence contraste du tout au tout avec la multiplicité intérieure que l'on constate chez l'individu lorsqu'on le considère du point de vu de son rôle social, c'est à dire dans un domaine où, si la ségrégation des rôles et des publics est bien faite, il peut parfaitement s'accommoder de plusieurs " moi " et, jusqu'à un certain point, proclamer qu'il n'est plus ce qu'il était<sup>1</sup> ”.

Cette " ronde journalière " montre l'errance comme autre chose que des " pas " ou des " mal " logés. Les lieux d'accueil de jour sont les premiers à révéler de telles contiguïtés. Le réfugié roumain, bosniaque ou algérien, qui se retrouve à la Madrague pour sa première étape à Marseille, peut rencontrer le vieux travailleur immigré venu récupérer ses bons médicaux comme le squatter du No Mad's Land présent pour réceptionner un colis alimentaire.

Si différents que soient les circuits de la " sape ", de l'alimentaire ou du logement on peut parler de projet migratoire et de logique de point de chute. Manières des circulants de redéfinir dans le cours de l'interaction le sens des situations dans lesquelles ils se trouvent confrontés les uns aux autres. Selon les enjeux qui l'emportent, les biographies s'infléchissent et alors les mondes à traverser ne sont plus les mêmes, les rôles à tenir s'en trouvent modifiés tout comme les places à construire vis à vis des attentes d'autrui. La ronde journalière change alors de base pour déborder le dispositif de mobilité qui la veille encore lui servait de projet migratoire.

### **Un entretien avec un jeune de passage à la mission locale.**

*Les jeunes résidant en UCU ou en CHRS n'ont pas le droit de demander cette aide. Cette aide est réglée en chèque ou en liquide ou en chèques services, chèques repas, chèques habillement, etc. Il te faut la nationalité française ou une carte de séjour en règle. Si tu l'as perdue ça passe avec des papiers de déclaration de perte plus une nouvelle demande. Il y a deux commissions par mois et ils te payent dans la semaine qui suit. C'est une mesure d'urgence, exceptionnelle. La demande de cette aide est complémentaire c'est 1000 francs maximum. Si le jeune n'a pas d'adresse ils utilisent l'adresse de la mission locale. Je fais une demande par mois. Les AS disent le " RMI des jeunes ".*

### **L'Assistante sociale**

*Ils arrivent à la gare et ils savent où est la mission locale. Ils savent aussi qu'il n'y a pas de lien informatique entre les départements donc ils font les aller-retour en train. Depuis qu'une documentation a été mise en place par le Conseil Général concernant cette aide on est passé en commission de 20 à 80 ou 120 dossiers.*

### **Extrait d'une rencontre avec Serge une personne circulant entre institué et informel depuis 10 ans.**

*Après son Bac, Serge débute un BTS Force de vente dans les Landes. De 1991 à 1993 il prépare son diplôme. A la sortie de ce cursus, il part pour le service militaire. Au retour, il se trouve une place de V.R.P. et travaille cinq ans dans une société de vente au porte à porte. Avant cette formation il est inscrit à la fac en AES.*

---

<sup>1</sup> Goffman, Erving, op. cit. p.80.

*En 1993, il se retrouve à Montpellier dans une “ rave-party ” organisée par les “ Spi ” un des collectifs fondateur de la mouvance techno. Là c’est la révélation de la transe techno.*

*Serge : “ Toi tu entres dans le monde de la techno ? ”*

*Moi : “ Non j’y passe..., je ne fréquente pas plus que d’autres soirées... ”*

*Serge : “ moi ça fait 7 ans que je pratique cette musique face au “ son ” ”.*

*Pendant cinq ans il vit de la vente à “ l’arrachée ” en mettant son bagou de commercial au service de la débrouille. De porte en porte, il sollicite les gens pour lui acheter des lithographies qui lui rapportent jusqu’à 4000 francs : “ Le coup de (sa) vie ”. D’autres fois il récolte des dons sous le couvert d’associations fictives.*

*“ Tu connais le coup d’A.L.O. ? Tu te fais signer les chèques à l’ordre d’A.L.O. et après tu dis que c’est une Association de Logement Organisé. Les premiers chèques je me suis fais baiser car je donnais le nom avant. Mais j’ai vite compris qu’il fallait le donner après pour que les gens n’écrivent pas “ Association de Logement Organisé ”. Alors sur les chèques u n’as plus qu’à mettre “ A L( ) Ordre de... ”, et là tu peux les utiliser dans les épiceries. Tu sais quand t’y as rien il faut bien se démerder ”.*

*Pendant cette période il travaille aussi pour “ France Loisir ”. Mais les marges sont trop faibles. Alors il reprend ses tournées en indépendant.*

*“ Tu sais là il faut trouver des groupes par exemple des groupes de vieux dans des centres de je sais pas quoi. Là tu repères les trois ou quatre qui vont t’en faire vendre 30. Mais même là les marges sont trop faibles et puis tu travailles pour quelqu’un ”.*

*A Marseille depuis janvier 2000, il apprend à jongler avec les dispositifs présents localement.*

*“ A Marseille je ne louerai jamais un appartement. Ça va te coûter 3000 balles. Là je suis chez les juifs. C’est trop bon j’ai une chambre dans un hôtel avec un lavabo, un lit à côté et une armoire. Le seul truc qui est chiant c’est que la douche est commune. Ça coûte trois cents balles par mois. Tu as vite fait le calcul, ça te fait un loyer par an ”*

*“ Mais qui sont ces juifs ? ”*

*“ C’est l’association “ P.R.M. ”. Ils ont tout compris. Si tu attends ton RMI ils te payent ta chambre en hôtel. Ces hôtels ils sont tenus par des juifs. Après quand tu as touché ton retard du RMI ils te louent des appartements et les appartements ils sont à des juifs. Alors tu as compris ils se gavent. Mais moi dès que j’ai mon retard du RMI, ils me doivent presque un an, ça va être chaud. Mais leur appartement je le prendrai pas, enfin j’aurai dormi gratos ”.*

On comprend que sur ces rondes les dispositifs sociaux, mobilisés sous le mode du “ bon plan ”, deviennent ressource pour les publics variés de la précarité. Les solutions d’habitation se succèdent. Le squat, les hôtels sociaux, les appartements de connaissances qui partent en voyage ou l’occupation de logements contre réparations.

*“ A un moment donné à Bordeaux on avait un 400 m<sup>2</sup> sur l’avenue principale de Bordeaux, ça nous à pas coûté un rond pendant trois ans, ça c’est le top. Tu es logé et en plus en toute légalité. Mais tu sais que tu n’y resteras pas ”.*

Donc, public précaire, certes, mais pas désaffilié. Dans le “ mouvement ” depuis les premières raves, Serge, comme tant d’autres, s’est construit une expérience de ces milieux artistiques et festifs. Par sa connaissance des effets des produits parfois consommés en rave (descentes plus ou moins rudes, effets périphériques, etc.), il trouve donc, de par ses compétences, place dans le staff de l’association qui fait de ces événements son lieu d’intervention. Cette association devient alors pour Serge un “ relais ” d’apprentissage : il participe par exemple à des formations au “ testing ”. Il connaît précisément les dosages, le nom des produits en circulation, ceux qu’il faut éviter, ceux qui peuvent être consommés. Même momentanément ce passage par l’association fait “ relais ” et donne “ cadre ” à son errance. A travers la mutualisation de sa circulation il met en œuvre moins une carrière de désaffiliation qu’une biographie en “ cycle d’affiliation ”.

*“ J’ai pas un franc mais y a des trucs comme “ l’ADJ Marceau ”, le “ Sleep-in ”..., c’est pour les toxicos mais pour 10 balles tu as à manger et une douche alors ça va ”.*

*Ce soir nous l’avons rencontré dans un squat. Le repas est à 10 francs, “ la soirée se passe avec des gens cools ”.*

Interdit bancaire, Serge attend des indemnités maladie qui, cumulées avec le montant du rappel de son RMI, lui permettront d’acheter un camion sous le nom d’un ami : “ au pire ma mère a un hôtel et me salariera ”.

Depuis son arrivée à Marseille, Serge s’investit dans l’équipe d’une association marseillaise comme bénévole . Il est sans formation mais détient un savoir-faire pour les contractures et une connaissance des psychotropes dont personne ne doute plus. La participation à ce travail associatif de prévention et d’assistance auprès des toxicomanes se double d’une situation de précarité résidentielle et économique à laquelle il tente de remédier par sa circulation et les faux semblants qu’il manipule au grès des situations qui se définissent. On comprend bien dans quels jeux est prise la circulation des plus précaires d’entre nous. Non pas normée sur un axe unique mais devant s’indexer sur différents répertoires de rôles, échelles de territoires et régimes de mobilité.

## **CONCLUSION.**

### ***1.) De l'exclusion à l'errance : les dispositifs de mobilité comme ressource.***

L'errance n'est pas simplement espace ou facteur de socialité. Elle est cet aller-retour permanent entre la circulation à la fois comme enracinement et comme mobilité. L'errance procède d'échelles territoriales contrastées entre lieux du dedans et du dehors. Elle est une façon d'être aux autres. Urbanité des lieux et des "rondes".

L'errance ne dessine pas une nouvelle manière d'être au sens d'éprouver avec d'autres. Elle n'a rien à voir avec un quelconque localisme qui se condenserait dans une sorte d'"éprouver ensemble". Malheureusement, le seul fait de partager avec d'autres un espace ne garantit pas que l'on fasse société. La rue, le squat, le centre d'hébergement d'urgence ou l'accueil de jour ne font pas milieu en tant qu'ils seraient un niveau intermédiaire entre cadre spatial et vie sociale. La double contrainte que nous avons évoquée plus avant fait, en revanche, dispositif parce qu'elle propose des manières de mettre en partage des pratiques de la précarité (mobilité/sédentarité) et des régimes de visibilité.

Ces lieux du dedans et du dehors ne fonctionnent pas comme dialectique du couple espace/socialisation. A l'horizon ne se profile pas une alternative radicale à la fin de la société salariale où d'autres voies de socialisation se dessineraient au delà de la société d'assistance. Cet au-delà, espaces intersticiels, intermédiaires ou plus urbains, ne fait qu'aboutir à la vision d'une errance schizophrénique, oscillant entre repli sur soi dans des espaces de fixation (la cité, le squat, le domicile, le centre d'hébergement, etc.) et mobilité affranchie dans des espaces de circulation (la rue, le transport, le centre, etc.).

Tant que ces citoyens "indésirables" de nos villes ne seront marqués que par leur "absence économique", rien ne sera possible. C'est la façon d'envisager la place des plus précaires qui doit changer. C'est pour cela que face à l'extrême mobilité des "sans", certains ont vite fait de convoquer la figure mythique de la nouvelle ère de l'individualisme tribal ou affectif. Raisonement qui ne propose que succession et chevauchement là où l'errance procède par croisements et contiguïtés de formes sociales et urbaines.

Il est alors plus aisé de soutenir la thèse de la fin du travail comme l'achèvement d'un monde construit autour de la norme du salariat : moyen par excellence de socialisation de la plupart d'entre nous. Pourtant, est-il réaliste de penser la ville et la socialisation des "sans" uniquement à travers le format du salariat et de l'assistanciel ? Qui est-on dans cette société lorsque l'on n'a ni travail ni logement et que l'on discute avec l'assistance plus que l'on y adhère totalement ?

Sommes-nous seulement confrontés à une société dans laquelle les formes de marginalité se contentent de se superposer et de se surajouter ? Pauvres d'autrefois, nouveaux pauvres issus de la déliquescence de la société de consommation de masse, bohème née dans la majorité silencieuse des nébuleuses post-modernes ou encore migration-paupérisée seraient

en quelque sorte les strates historiques de l'exclusion. Quels que soient les publics, la question de l'insertion économique fait fond à celle de l'exclusion du travail comme l'extra-nationalité sous-tend celle de l'intégration.

Peut-être est-il temps de ne plus penser l'insertion ou l'intégration de ceux que l'on dit être "nos étrangers" de notre place "d'intégré", mais de renverser la situation pour comprendre comment elle se définit en contexte. Plus trivialement s'agit-il seulement de s'interroger sur la prise en charge institutionnelle de l'errance ou faut-il regarder aussi du côté du réel partage quotidien qu'opèrent tous ceux qui sont pris dans l'errance.

On ne pourra pas tout "traiter" par le recours au travail d'autant plus quand, dans cette période de domination du discours sur la "reprise", les préoccupations de tout à chacun basculent de la question de l'assistance à celle de la sécurité. Informer les situations de mixité sociale et spatiale dans lesquelles se décide l'errance des uns et des autres permet d'éviter de se placer d'emblée dans cette sorte de dualisme que "couve" ce schéma de croissance.

L'errance comme phénomène urbain est une constellation de personnes qui s'impliquent différemment dans des dispositifs de mobilités. Bien entendu, il ne s'agit ni de communautés ni de collectifs au sens politique du terme. Se sont plutôt des dispositifs tels que ceux qu'empruntaient les Hobo qui voyageant seul ou pas, croisaient des "autres semblables" avec qui ils partageaient une communication efficace.

Cette "communication efficace" est celle qui s'orchestre entre les mondes sociaux pris dans l'errance. Aires urbaines<sup>1</sup> plus ou moins stables et durables mais quoi qu'il en soit prises dans des effets métropolitains. L'errance est emportée dans les jeux localisés/délocalisés des "rondes journalières" de ceux qui "y croisent". Ces mondes et ces aires permettent de penser l'errance dans son organisation efficace (on est pas seulement "sans" mais aussi dans des projets migratoires en points de chute indexés sur les routes de la précarité). Donc, aire d'efficace communication et d'efficace organisation plutôt que relative communauté de manière d'être et de manière d'agir.

Dans l'errance se croisent et se combinent (ou pas d'ailleurs ce qui est aussi une forme efficace de sociation) les divers intervenants de la précarité (squatter, associations, CHRS, politiques publiques, représentations, etc.) qui se déploient dans les lieux et les contextes d'interaction. L'errance n'arrête jamais d'être un cadre pertinent pour saisir les compromis et les distorsions qui s'instaurent entre les différentes scènes de l'existence des circulants les plus précaires.

Des identités sociales (en tant que formes d'intégrité) se construisent et se définissent au fil de ces biographies fluctuantes (au sens où elles sont prises dans des mobilités de l'ici et de l'ailleurs). Ce sont des identités propres au brassage de ces circulations prises dans les innombrables interactions et les multiples liens qui font de l'errance un ensemble de lieux de vie, de constellations mouvantes de personnes, de lieux de l'institution et de l'assistanciel<sup>2</sup>.

---

<sup>1</sup> Aires urbaines au sens d'espaces de rencontre.

<sup>2</sup> On peut penser au roman de J-C. Izzo, "Le soleil des Mourants", qui romance le cheminement d'un SDF entre Paris et Marseille et à travers les rencontres d'autres errants. "Clodos" du centre parisien, gardiens de nuit, jeunes clandestins algériens, travailleurs en gare, prostituées de l'est en exil, etc. Izzo, Jean-Claude, "Le soleil des mourants", Flammarion, Mesnil-sur-l'Estrée, 2000.

## *2. L'illusion réformiste.*

L'opinion publique s'est coagulée vers 1987 autour de l'action des "Restaurants du cœur" et de la question des SDF. Trois ans plus tard, le DAL repose les termes du débat sur l'exclusion en parlant des mal-logés. A partir de 1995 la rhétorique sur la fracture sociale trouvera écho dans le combat pour les sans papiers. Cette montée en généralité et ce déplacement des causes s'opère simultanément au déplacement des termes du discours sur l'exclusion. SDF et "restau du Cœur", mal-logés et DAL, fracture sociale et Comité des sans-papiers.

Au bout du compte où en est-on quant à une prise de position vis à vis des enjeux fondamentaux que soulève l'errance. Cette montée en généralité du discours commun comme de celui du politique, qui affecte le traitement des publics ainsi définis, ne risque t-elle pas de gommer les différences pour finalement mieux traiter sans discernement.

Le fait de ne pas posséder de logement est, pense t-on, ce qui fait lien entre les SDF, les squatters ou les jeunes errants ? Grâce à cette illusion et à son auto-entretien le traitement de "l'exclusion" est devenu un phénomène imputable au politique. Alors si l'exclusion n'est pas le seul fait des politiques, il n'en reste pas moins que l'urgence est politique et qu'elle devra en passer par un partage du social. Le mode de logement quant à lui n'est ni subi ni choisi et souvent peu assumé. Il est mobilisé différenciellement dans l'errance. Cela indique non pas une perte dans l'absolu du logement mais le multihébergement comme régime de mobilité.

Les maires en prenant l'initiative d'exercer des "pouvoirs de police", pour sauvegarder la sécurité, l'ordre ou l'hygiène publique et répondre aux situations de gêne pouvant être causées par la mendicité abusive qu'ils attribuent à certains, ont en fait mis en place une restriction du droit de circulation dans les lieux publics des personnes précaires qui n'ont souvent comme ressources que leur mobilité. S'appuyant sur l'idée qu'il existe une mendicité acceptable (celle résignée de l'homme en prieuse ou de celui debout devant l'entrée d'une superette) et une autre abusive (celle des jeunes zonards avec des chiens et des "sales gueules") les arrêtés anti-mendicité de l'été 1995 comme la création de la Brigade de Ramassage des Clochards à Marseille ont eu réellement pour résultats de briser certains régimes de circulation. En d'autres termes, ils se sont attaqués moins aux causes qu'aux effets émergents.

De telles confusions dans la gestion (au sens politique) des questions qui font l'urbain montrent combien l'exclusion est devenue ce capharnaüm dans lequel on traite indistinctement. Pourtant ceux qui le peuplent et y circulent n'ont rien de commun. C'est cette multiplicité des figures de l'errance qui prête souvent à confusion, perd le regard, jette un trouble du côté de l'institution. C'est "l'indifférence" pour le sens commun et l'indifférenciation pour la recherche. Se demander ce que c'est qu'être exclu, de quoi, et comment, assure uniquement d'envisager l'errance dans des processus normés qui passent par l'accès, l'usage et l'expression de et dans l'espace public. Circuler, occuper et formuler ne se résument ici qu'à des capacités à acquérir sans lesquelles on ne peut s'inscrire dans le cadre de la société.

De la même façon se contenter de multiplier les cas ou les figures à travers l'engouement typologique nous fait tomber dans les mêmes travers. Cela perd le regard et

détourne de ce qui fait socle sous la diversité des figures de l'exclusion. C'est pour cette raison qu'il faut s'intéresser plutôt à la teneur urbaine de l'errance et à ses conditions d'existence qu'aux mécanismes invariants de la rupture ou de l'exclusion. Avec cette entrée il est possible de ne pas masquer les modes fins de régulation par la multiplication des figures de l'exclusion.

Dans ce mouvement de montée en généralisation la recherche perd en contraste ce que les gestionnaires de l'exclusion gagnent en justification. Le débat sur l'exclusion tolère les arrêtés anti-mendicité pendant que celui sur la fracture sociale continue de ne voir que le travail comme profil rédempteur de l'exclu. Il faut déréguler la pensée. Peut être est-il temps de se poser la question de savoir si un jour nos sociétés connaîtront le plein emploi. Se placer non pas dans l'hypothèse de la fin de la société salariale comme modèle intégrateur unique mais dans celle de son inscription dans un cadre plus large et dans lequel le travail de citoyenneté devient non univoque. En d'autres termes casser "l'acceptation" (celle du stigmaté par le stigmatisé) telle que la définit Goffman : " il se passe que ceux qui sont en rapport avec lui (le " stigmatisé ") manquent à lui accorder le respect et la considération que les aspects non contaminés de son identité sociale les avaient conduits à prévoir pour lui, et l'avaient conduit à prévoir pour lui-même ; et il fait écho à ce refus en admettant que certains de ses attributs le justifient ".

## **BIBLIOGRAPHIE.**

- Aderson, Nels, “ *Le Hobo. Sociologie du sans-abri* ”, Nathan, Paris, 1993.
- Becker, Howard S., “ *Outsiders. Etudes de sociologie de la déviance* ”, Métailié, Saint-Armand-Montrond, 1995.
- Castel, Robert, “ *Les métamorphoses de la question sociale* ”, Fayard, Paris, 1995.
- Davis, Mike, “ *City of Quartz* ”, La Découverte, Lisieux, 1998.
- Goffman, Erving, “ *La mise en scène de la vie quotidienne. 2. Les relations en public* ”, Editions de minuit, Paris, 1973.
- Goffman, Erving, “ *Stigmate* ”, Editions de Minuit, Paris, 1975.
- Grafmeyer, Yves et Joseph, Isaac, “ *L’Ecole de Chicago. Naissance de l’écologie urbaine* ”, Aubier, Lonrai, 1995.
- Izzo, Jean-Claude, “ *Le soleil des mourants* ”, Flammarion, Mesnil-sur-l’Estrée, 2000.
- Serres, Michel, “ *Atlas* ”, Champs Flammarion, Manhecourt, 1996.
- Strauss, Anselm L., “ *La trame de la négociation* ”, L’Harmattan, Paris, 1992.
- Tarrius, Alain, “ *Fin de siècle incertaine à Perpignan : drogues, pauvreté, communautés d’étrangers, jeunes sans emploi et renouveau des civilités dans une ville moyenne française* ”, Editorial Libres del trabucaire, Perpignan, 1997.
- Vassort, Marine, (Thèse de ), “ *L’errance urbaine : territoire en transit et régulation institutionnelle. Le terrain marseillais* ”, Marseille-IAR, 2001.
- Wacquant Loïc, “ *Les prisons de la misère* ”, Raisons d’Agir, Paris, 1999.